

Le rôle des émigrés dans la constitution d'une patrie et d'une citoyenneté libanaise libre, équilibrée, idéale / Raif Georges Khoury. — Extrait de : Annales de philosophie et des sciences humaines. — N° 23, t. 2 (2007), pp. 239-277.

Titre de couverture : Annales de philosophie et des sciences humaines. — Notes au bas des pages.

I. Emigration et immigration — Aspect social. II. Intellectuels — Liban — 19e siècle. III. Citoyenneté — Liban. IV. Libanais à l'étranger.

PER L1044 / FP208454P

LE RÔLE DES ÉMIGRÉS DANS LA CONSTITUTION D'UNE PATRIE ET D'UNE CITOYENNETÉ LIBANAISE LIBRE, ÉQUILIBRÉE, IDÉALE

PROFESSEUR RAIF GEORGES KHOURY

Université de Heidelberg – Allemagne

1. DÉFINITIONS GÉNÉRALES

Pour donner une ou plusieurs tentatives de définition d'un terme pour citoyenneté, il faut se pencher d'abord sur le mot qui est la source de tous les termes postérieurs, et qui est *waṭan*, lui-même tiré comme substantif de *waṭana*, qui signifie « séjourner quelque temps dans un lieu et s'y habituer ». Tout cela et d'autres dérivés de la même racine verbale, avec des proverbes, des dictons et des sentences possibles, vont tous dans le même sens, et insistent sur le lien qui se crée entre l'individu et la terre qui l'accueille, ou encore mieux celle qui l'a vu naître et qui lui a servi de berceau pour son enfance, son éducation, ses liens familiaux, amicaux, communautaires, etc.

Cependant, il y a aussi un autre lien, qui s'intensifie avec l'éloignement et devient fondamental pour l'être, c'est celui qui naît et grandit sans cesse chez un émigré et lui fait jaillir des pensées bonnes, bienfaisantes, parfois même critiques, par désir de faire du bien et d'amener de meilleures conditions de vie aux populations en question. Déjà le grand poète égyptien Aḥmad Shauqī (1868-1932) déclamaient bien haut:

Waṭānī lau shughiltu bi-l-khuldi ‘anhu nāza‘atnī ilayhi fī-l-khuldi nafsī

(Ma patrie, même si je suis occupé loin d'elle dans le paradis, mon âme m'agiterait d'impatience dans le paradis pour revenir vers elle).

2. LE LIBAN EST UNE TERRE DE BEAUTÉ, CHANTÉE À TRAVERS LES SIÈCLES

Les idées développées ci-dessus devraient guider les réflexions sur ce Liban que chantent tous, du nord au sud, et de l'ouest vers l'est. Il est d'abord une terre de beauté, une idée qui semble aujourd'hui banale, car le monde entier est d'accord pour y souscrire, et ainsi attester une beauté dont témoignent les plus vieilles nations autour de ce petit pays. Tout le monde était d'accord pour lui accorder la qualification superbe d'être « la Suisse de L'Orient ». On ne peut pas passer sous silence de commencer par citer la douce voix de la chanteuse libanaise, qui, après la deuxième Guerre Mondiale s'écriait: *Bi-llāhi yā Lubnān mā adjmalak* (par Dieu, ô Liban, que tu es beau). En effet ce pays est beau, très beau, justement en le comparant avec d'autres pays; c'est l'avis des touristes qui le visitent, en temps de paix, et qui risquent parfois beaucoup de dégâts en temps de troubles, pour le voir et visiter ses grands sites touristiques, sa côte et ses montagnes qui s'élèvent tout haut, parfois à quelques mètres loin de la mer. C'est pourquoi Farajallah Haïk pouvait écrire dans une présentation du Liban, qui n'a rien perdu de son actualité et de sa beauté, les mots suivants:

«Déjà dans la Bible on considérait comme une catastrophe une destruction possible du Liban. Tout ce qui était parfum, douceur, noblesse et pureté était apparenté aux cèdres... À mesure qu'on descend vers la côte, la végétation devient très variée. Des pins parasols, roux ou verdâtres, des vignes, des orangers, des citronniers, des bananiers. Ici, ce ne sont pas les hirondelles qui annoncent le printemps, mais plutôt les amandiers. Ils sont souvent en avance sur le calendrier où la place des jours est mesurée au millimètre. Dès que leurs branches se recouvrent de perles nacrées, on sait que la belle saison est aux portes. Voilà le paysage. Le paradis terrestre se trouvait là »¹.

On ne peut reprocher à l'auteur de tels mots sublimes, car la patrie est, comme on vient de le voir chez Shauqī, « le prince des poètes », est toujours sacrée, sacralisée, et devient, pour celui qui y est attaché, un pays de rêve. C'est pourquoi on peut ressentir la poésie qui émane de tels propos. Est-il compliqué

1. Liban. Présentation de Farajallah Haïk. Photographie d'Albert Raccal et Manoug. Notices géographiques et archéologiques de Robert Boulanger. Librairie Hachette (Les Albums des Guides Bleus), Paris 1958, 6, 12 sqq.

de comprendre comment l'attachement à cette patrie devient comme un acte de foi, une sublimation que l'on veut répandre dans des terres lointaines, sitôt que le monde autour de soi se resserre et suffoque; écoutons encore une fois Haïk relever cette tendance vieille, comme les Phéniciens, chez les Libanais:

« Dans le domaine de l'esprit, le Libanais a toujours aimé créer. Cela se traduit par une foule d'écrits en tout genre. Ce qui le caractérise, c'est le désir de lancer très loin sa pensée. Ses écrits trahissent presque toujours un besoin de grand départ et c'est peut-être ce qu'il possède de plus spécifiquement phénicien: semer dans des terres lointaines »¹.

3. LE LIBAN À TRAVERS LE MONDE

Le Liban est connu non seulement pour sa beauté physique, terrestre, mais aussi pour la beauté qui émane de ses performances à travers les siècles. Est-ce exagéré de parler ainsi de ce petit pays? Peut-on reprocher à ceux qui l'aiment d'attirer l'attention sur les qualités maîtresses qui ont toujours formé un trait commun de tous les Libanais, épris de leur pays, de sa grandeur et de son rôle dans l'histoire culturelle, sociale et politique du monde? Or nous avons des références sérieuses sur cette culture que documente si bien la fameuse œuvre de base, pour l'étude de toute la production du monde arabe moderne: *Maṣādir al-dirāsa l-adabiyya* de Yūsuf As'ad Dāghir². L'auteur s'attaque dans son introduction justement à ce problème, pour justifier la présence d'un nombre très grand d'écrivains libanais dans son livre. Il rejette les reproches de partialité régionale et affirme n'avoir été guidé par aucun autre motif que par celui de l'honnêteté scientifique vis-à-vis d'un pays dont ses critiques semblent méconnaître le rôle primordial que ses intellectuels ont joué dans la Renaissance arabe moderne, comme penseurs, hommes de sciences et de lettres, comme géographes, historiens, éducateurs, journalistes, éditeurs et imprimeurs... bref, dans tous les domaines de la pensée arabe moderne, ce qui fait que le choix effectué s'était imposé à lui, par la force des choses³.

Il y a bien sûr plus d'un témoignage, pour défendre cette attitude d'un homme de science, intègre et de grande envergure dans le monde arabe intellectuel, car l'idée de base soutenue par lui ne peut échapper à aucun

1. Haïk, *ibid.*, 14, 12 sqq. d'en bas.

2. Yūsuf As'ad Dāghir, *Maṣādir al-dirāsa l-adabiyya*, I, Beyrouth 1972 sqq. L'œuvre a été rééditée, élargie et complétée, en 1983, en cinq volumes

3. Dāghir, *ibid.*, I, p. *th* et *kh*. Système de transcription de certains lettres arabes: *dh* (=dhāl) - *kh* (=khā') - *gh* (=ghayn) - *sh* (=shīn).

connaisseur de la matière. Écoutons par exemple ce qu'a écrit en 1977 S. Kh. Jayyūsī, concernant le domaine poétique, dont j'ai salué, parmi les tout premiers arabisants, et avec enthousiasme, le livre que je cite ici¹; elle y insiste sur le rôle incomparable de Beyrouth dans le domaine des connaissances en général; elle-même poétesse, elle a laissé une œuvre unique dans son genre, et connaît donc bien ce qu'elle décrit; elle met un accent particulier sur le rôle très important des syro-libanais qui étaient les moteurs des mutations modernes, par leurs organes de presse et leurs activités de pionniers, que quelques-uns, note-t-elle, voudraient minimiser. Elle réagit contre de telles idées non objectives qui nuisent au sérieux de l'information scientifique; et les événements sinistres qui ont secoué le pays et ne cessent de le secouer jusqu'à nos jours, ce genre de répercussions déstabilisantes, tout cela ne devrait en aucune manière faire oublier que ces écrivains et penseurs, surtout libanais, installés en Egypte, en Amérique et ailleurs à travers le monde, ont renouvelé la pensée et la littérature de leurs pays; ils ont donné naissance à des mouvements qu'elle décrit ainsi:

*"The first movement toward a systematized method of poetic criticism. They published their critical articles in their periodicals, and formed a school of thought which was loyal to the Arab literary heritage, yet interested in what was new and adaptable in foreign fields. In their articles they discuss the problem of form, style truth and spontaneity in literature, as well as the role of imagination, emotion and style, and it was these periodicals which, both in Syria (ici: Syrie et Liban, comme on les appelait autrefois) and Egypt, helped link up the literary contribution of the various Arab countries"*².

D'autre part, l'on sait bien qu'après l'effondrement de l'Empire Ottoman et le départ de ses officiers, qui ont prolongé, en Syrie et au Liban, un régime terrifiant de censure contre les intellectuels, surtout chrétiens, qui à travers les décennies avaient dû émigrer vers les pays et continents susmentionnés, surtout en Egypte en masse, le Liban est redevenu ce à quoi il était prédestiné: une véritable charnière entre l'Orient et l'Occident, avec une position spéciale d'avant-garde, que Jayyusi décrit avec les mots suivants:

"Lebanon, a country which, at the time, enjoyed a political, social and cultural freedom unequaled anywhere in the Arab world. In Lebanon were to be found all the ideas on politics, society and culture current throughout the Arab world. This gave it a colourful variety and a kind of immunity from the

1. S. Kh. Jayyusi, *Trends and Movements in Modern Arabic Poetry*, 2 vol. Leiden 1977; mon compte rendu: *Bibliotheca Orientalis*, 37 (1980) 229-33.

2. S. Kh. Jayyusi, *ibid.*, I, 42-43.

dominance of any one line of thought, and a permissible attitude which made it a haven for poets and writers from all parts of the Arab world. Added to this was Lebanon's position as an Arab tourist centre, its picturesque scenery, its many educational institutions and its increasing affluence and cultural consciousness".

Si l'on voit cependant, dans le domaine poétique, que la majorité des mouvements d'avant-garde sont venus, à un moment donné, d'autres pays arabes, comme l'Irak ou la Syrie, il ne reste pas moins vrai que ces poètes et critiques non libanais avaient et ont des liens très solides avec ce pays et sa capitale:

« Their poems and essays were published in Lebanese magazines, and their dīwāns and books of criticism were published by the many Lebanese publishing firms. For the first time in modern history Beirut and not Cairo became the mecca and meeting place for Arab intellectuals »¹.

Ces mots sont très clairs, et n'ont, en aucune manière, l'intention d'amoindrir l'apport d'autres pays arabes; tout simplement il s'agit de montrer combien grands étaient les services que cette petite région leur a rendus, beaucoup de services à la culture arabe dans son ensemble. Car, en définitive il est question de cette culture que le grand maître de la critique littéraire, Ṭāhā Ḥusayn (1889–1973), a si bien définie, avant tout comme ouverture d'esprit vers les horizons, vers tous les horizons². Un fait symptomatique à cet égard d'ailleurs est bien celui que ce même écrivain ait publié le troisième tome de son livre *al-Ayyām* à Beyrouth et non au Caire, sous le titre de *Mudhakkirāt*³, avant de le republier peu après, et après la mort de Nasser, sous le même titre que les deux premiers à *Dār al-Ma'ārif* au Caire, en 1972. Et puisqu'il est question de cet auteur égyptien, dont l'apport était immense, non seulement dans le domaine de la critique littéraire et de l'humanisme arabe moderne, que je défens en Occident, systématiquement, depuis sa mort, il est donc équitable de penser aux efforts (hélas souvent oubliés !) du premier traducteur de l'Iliade d'Homère en arabe: Sulaymān al-Bustānī (1856–1925); car c'est lui qu'il faudrait considérer comme fondateur de la critique arabe moderne, du fait qu'il a introduit, pour la première fois dans la littérature arabe moderne, et à un haut niveau, le sens de la littérature comparée, et montré, dans l'introduction de sa traduction, comment un critique devrait aborder l'étude des textes, avec une vue souveraine du plus grand

1. S. Kh. Jayyusi, *ibid.*, II, 599, 3 d'en bas – 600, 14.

2. Ṭāhā Ḥusayn, *Fī l-adab al-djāhīlī*, Le Caire, éd. 1968, 22 sqq., 31 sqq.

3. Ce tome a été publié à Dār al – ādāb, Beyrouth, 1967

nombre de langues et de cultures étrangères. On a, en effet, beaucoup à apprendre de ce Libanais dans beaucoup de domaines, et surtout de sa traduction, qui, jusqu'à l'époque de sa publication, devait même être la plus belle traduction de l'Illiade en général, tant le travail était exécuté avec un soin particulier, et la poésie, dans son ensemble, réussie, même bien réussie, ce qui est une performance particulière, quoiqu'en disent certains critiques non avertis et avec une connaissance très superficielle de l'œuvre de cet être, grand citoyen du monde. De là les remarques faites par Jörg Krämer, il y a une cinquantaine d'années sur cette traduction, sont incompréhensibles, car il ne voyait en elle «q'une curiosité littéraire»¹. Cette remarque du collègue allemand est entièrement déplacée, et j'y ai répondu dans un article, il y a quelques années²: j'y ai pris la défense d'al-Bustānī, d'autant plus que le collègue allemand cherchait dans ses deux articles partout des vers d'Homère dans des œuvres arabes, là où ces vers ne se trouvaient pas; en effet les quelques vers, qu'il a découverts dans des livres philosophiques ou scientifiques, une vingtaine dans l'ensemble, n'étaient pas du tout d'Homère, mais rien d'autre que des sentences de Ménandre, comme l'a montré M. Ullmann, un élève de Krämer, peu après, amenées sous le nom de *Hakīm al-Ighrīq*, ce qui peut d'ailleurs se rapporter à n'importe quel sage de la Grèce Antique³.

Donc il fut ajouter qu'il n'est pas correct, et scientifiquement équitable, d'avancer des propos mal fondés, en disant que cette œuvre n'était rien que le produit d'un cabinet de travail. Or, nous savons combien cette traduction, et son introduction, ont contribué à faire valoir une atmosphère particulière, typique de l'Illiade, que les traductions européennes anciennes n'ont pas captée, à cause des différences marquantes des milieux et de leurs seigneurs modernes, pour lesquels on ne pouvait employer les mêmes images et les mêmes comparaisons, plus proches du monde oriental ancien (par exemple les comparaisons des nobles avec certains animaux, ce qui était très mal accueilli en Europe, mais était très

-
1. Jörg Krämer, *Arabische Homerverse* (= Vers arabes d'Homère), in ZDMG (Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft), 106 (1956), 260 et note 5 (l'article: 259-316); le même, *Zu den arabischen Homerversen* (=A propos des vers arabes d'Homère), ZDMG 107 (1957) 511-518.
 2. R. G. Khoury, *Die arabischen literarischen Übersetzungen aus dem Griechischen, unter besonderer Berücksichtigung der Ilias von Homer* (= Les traductions arabes littéraires à partir du grec, sous l'aspect particulier de l'Illiade d'Homère), in *Nubia et Oriens Christianus* (Festschrift / Mélanges C. D. G. Müller), Cologne 1988, 163-180).
 3. Là-dessus, v. Manfred Ullmann, *Die arabische Überlieferung der sogenannten Menandersentenzen* (=La transmission des soi-disants Sentences de Ménandre, Wiesbaden 1961.

courant dans la langue arabe, dès la période préislamique). Sans parler des talents multiples, que d'autres grands orientalistes allemands, comme Carl Brockelmann, et bien sûr français et autres ont si bien mis en évidence: la personnalité d'al-Bustānī incarnait des qualités spéciales de poète d'abord et d'homme de lettres très cultivé, qui s'est préparé près de 18 ans à sa tâche, en apprenant le grec chez les Jésuites de Beyrouth, à côté de cela d'ailleurs jusqu'à 15 à 16 autres langues, européennes et orientales; et puis on ne peut pas passer sous silence sa carrière politique et son engagement dans ce domaine, comme représentant parlementaire de Beyrouth, avec sa prise de position spécialement courageuse, en faveur des officiers turcs en 1908, dont il a accueilli le mouvement, comme premier, sous forme de livre, dans *ʿIbra wa – dhikrā*, œuvre toute remplie de réminiscence des chants français de liberté¹. Il est bon d'attirer l'attention sur de tels Libanais, comme guides de leur peuple, et des autres arabes aussi, justement à l'heure où le pays a besoin de modèles, pour se reconstituer une existence nouvelle, basée sur des valeurs incontournables, pour lesquelles al-Bustānī a lutté toute sa vie: en parcourant son dernier livre, on se rend compte combien ce Libanais était épris de liberté et du bien public, de telle manière que le mot *hurriyya* est répété dans le titre de presque chacun des nombreux chapitres comme un testament. Ainsi l'auteur se montre en vrai héros non seulement de la science, mais aussi de la liberté et donc de la société ! Un des grands modèles intellectuels et politiques autour desquels les Libanais, et les Arabes dans leur ensemble, devraient se grouper, se regrouper; ils devraient par là retrouver un esprit magnanime de fraternité, et rester attachés à cette tradition typiquement libanaise de coexistence équitable et équilibrée des citoyens; montrant une volonté bien ferme de sauvegarder l'apanage libanais, qui a toujours soulevé l'admiration dans le monde entier, et rendu un des plus grands services à toute la culture des Arabes.

Le Liban a fait naître beaucoup de personnalités et d'idées qui ont donc rendu de tels services: pour s'en rendre compte, il suffit de jeter un coup d'œil sur le livre de Nabīl Ḥarfūsh *al-Ḥudūr al-lubnānī fi l-ʿālam* (La présence libanaise dans le monde)²: L'auteur y apporte des renseignements sur ce qui nous intéresse, dans les domaines les plus variés, littéraire, scientifique, militaire, politique etc. Concernant les grandes performances des émigrés libanais en Egypte, qui ont fait bouger toutes les structures culturelles et sociales dans le

1. Là-dessus, v. R. G. Khoury, Freiheit und Dustūr im Werke von Sulaymān al-Bustānī, *ʿIbra wa-dhikra...* (=Liberté et Dustūr dans l'oeuvre de...), in *Festschrift / Mélanges A. Th. Khoury, Würzburg / Altenberge, 1990, 207-225.*

2. Nabīl Ḥarfūsh, *al-Ḥudūr al-lubnānī fi l-ʿālam*, I, Jounieh - Liban 1974.

pays, et partant dans les autres pays arabes, Mas‘ūd Ṭāhir a laissé un livre, qui concerne l’émigration libanaise vers l’Egypte et qui me paraît un vrai modèle de travail dans son genre, qu’il faudrait imiter, touchant d’autres mouvements d’émigration vers d’autres pays, surtout à travers le monde américain, aussi bien au nord qu’au sud¹. L’auteur nous a livré là un travail des plus innovateurs à ce sujet, car il aide à saisir ce phénomène important dans ses dimensions réelles et contribue à mieux cerner l’ampleur de l’apport des émigrés dans le mouvement de l’histoire et de la culture de l’Orient arabe moderne en général. Pour la première fois on a des données initiales du problème, à la lumière de sources multiples non exploitées comme il faut ou à peine exploitées, jusqu’à aujourd’hui: des données éloquentes qui peuvent enfin fournir des informations solides sur le nombre, la qualité, la diversité, les lieux exacts de la colonie libanaise, et sur toutes ses activités; il s’agit dans cette œuvre de données qui contribuent à améliorer les conditions de notre travail global sur la Renaissance arabe moderne, vu l’importance primordiale de l’Egypte dans tous les domaines de ce mouvement renaissant.

4. LE LIBAN, UN VRAI DÉPÔT DE SAVOIR ET DE TRAVAIL

Les Libanais sont connus donc comme gens de travail, de productivité, d’innovation; tout contribue à faire valoir leurs performances, là où ils apparaissent, et bien sûr dans leur propre pays; d’abord ils sèment dans leur propre terre, comme l’a dit si bien cet autre grand libanais, Mārūn ‘Abbūd (1886–1962) dont peu de spécialistes parlent aujourd’hui, mais qui a, même aujourd’hui, beaucoup de choses à nous dire, dont il faut tenir compte, justement dans l’élaboration de cet édifice culturel, social et aussi politique moderne du pays. Voici ce qu’il écrivit, à propos de ses *Ruwwād al-nahḍa l-ḥadītha*:

« Dans le fond des couvents et à proximité des mosquées est resté un feu pris au grand feu, comme le feu éternel des mages. Oui, dans les plis des caves de la montagne, on avait l’habitude d’attiser ce feu par les deux plumes: arabe et karshūnī, ainsi la cave est restée, dans les temps de frayeur, un dépôt de savoir, un pressoir pour le ferment de la science, qui se lève et coule de ses bords. Dans une chambre large de trois coudées, et longue de quatre, avait l’habitude de ramper ou de s’accroupir un moine desséché par le jeûne, devant lui une lampe

1. Mas‘ūd Ṭāhir, *al-Hidjra l-lubnaniyya ilā Miṣr (Hidjrat al-Shawām)* (avec un titre français: L’émigration libanaise en Egypte. Les Chawām-s en Egypte). Beyrouth (Publ. Univ. Liban., Sect. Et. Hist.) 1986. Là-dessus, v. mon compte rendu in *Bulletin Critique des Annales Islamologiques*, 9 (1992), 195-196.

à pétrole sans verre, dont la lumière tremblotante dessinait des silhouettes et des fantômes, comme si elle avait été la lanterne magique, (un moine) qui se penchait sur son livre comme se penchent les nourrices sur (leurs) sevrés, lisant avec assiduité jusqu'à ce que ses doigts se soient reposés et que l'engourdissement de son pied ait disparu, pour revenir à son travail, après que sa peau se soit détendue et que les brèches qu'il a fendues par elle aient éloigné les traces de la paille de la natte... Tel était le travail des religieux de toutes confessions, surtout ceux du Liban isolés et retirés sur les côtés des montagnes et dans leurs gorges, sans aucune occupation pour le lecteur d'entre eux qui écrit que l'enseignement et la transcription des livres, ou la restauration de ce qui était usé »¹.

‘Abbūd, un maître dans la description plastique, s'évertue par la suite à retracer les mérites de ses personnages multiples, qu'il garde anonymes, par respect pour eux tous, qui étaient des transpositeurs et des gardiens culturels, à une époque où tout se détruisait dans d'autres lieux, d'autres pays; et l'on peut s'imaginer l'ascension que dessinent ses mots sur le papier:

« De la plume de jonc à la gravure sur bois, à la lithographie et à l'impression à caractère moderne rapide: tous ces cortèges ont été avancés d'abord par la religion et ses hommes, la majorité d'entre eux, plutôt eux tous ont répandu la science, par souci de vivification de la religion »².

C'est ensuite que Marūn ‘Abbūd passe en revue les acquisitions modernes dans le monde arabo-islamique, qui ont pris leur naissance au Liban et grâce à ses enfants:

À commencer par l'imprimerie dont la première est celle de Quzḥayya (1610), ensuite le journalisme, un métier typiquement libanais que les émigrés ont répandu un peu partout, en Egypte et ailleurs³. Toute cette presse n'aurait pas été si importante ici, si elle n'avait pas commencé par guider tout le mouvement de la Renaissance arabe moderne, non seulement au Liban, mais aussi en Egypte et dans le *Mahdjar*; là les Libanais étaient guides, car ce sont eux qui ont écrit avant les autres, dans leurs organes de presse, publiant toutes sortes de thèmes politiques, sociaux et bien sûr littéraires et scientifiques: leurs livres, leurs articles et ceux des

1. Mārūn ‘Abbūd, *Ruwwād al-nahḍa l-ḥadītha*, Beyrouth 1952, 19.

2. *Ruwwād al-nahḍa l-ḥadītha*, *ibid.*, 20.

3. Là-dessus v. un livre d'Anis Moussallem, *La presse libanaise. Expression du Liban politique et confessionnel et forum des pays arabes*. Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence, Bibliothèque Constitutionnelle et de Science Politique, Paris 1977; v. mon compte rendu, *Arabica*, 27 (1980), 201-208.

autres écrivains et spécialistes qu'ils publiaient, voyaient le jour sous forme d'articles ou en tranches dans cette presse, avant d'être diffusés, plus tard, selon le succès ou l'intérêt, sous forme de livres, d'autant plus qu'ils avaient à leur disposition des imprimeries, qui souvent leur appartenaient. Ce point est particulièrement important, qui se rapporte à tant et tant de personnalités, écrivains et pionniers, installés au Liban, en Egypte et au *Mahdjar*, comme Buṭrus al-Bustānī (1819–1883), Sulaymān al-Bustānī, déjà mentionné plus haut, sans compter Nāṣif al-Yāzidjī (1800 – 1871) et son fils Ibrāhīm (1847–1906), dont les services immenses rendus et à la langue et à la culture arabes ne peuvent pas être déployés ici de manière suffisante, et auxquels l'Encyclopédie de l'Islam, dans sa deuxième édition, ne leur accorde, en aucune façon, l'attention qu'ils ont méritée¹. Faut-il ajouter qu'une grande personnalité comme Aḥmad Fāris al-Shidyāq (1804 – 1887)² est tellement mal connue à l'étranger, alors que son apport dans ce domaine était des plus importants, et certains de ses livres n'ont même pas été analysés sérieusement, pour faire ressortir les richesses linguistiques et autres qu'ils cachent. Je me contente de ces points essentiels, car les émigrés avaient participé très sérieusement à conduire la marche en avant de la culture et du développement des pays arabes, en étant des guides par leurs plumes et le rayonnement de leurs écrits et de ceux de leurs connaissances, à travers la presse et les maisons d'édition qu'ils ont fondées ou soutenues inlassablement.

Tout cela a pu être mené, parce que de tels écrivains, en provenance du Liban, étaient des héros du travail, de l'innovation dans le travail et des gardiens de la Renaissance et de ses objectifs. Il faut leur rendre plus de justice qu'on le fait, surtout à l'heure où tout s'assombrit dans le monde autour d'eux, car ils ont poussé les autres vers les voies du travail, de la compétition et de l'innovation. Tous ceux qui sont venus vivre parmi eux, à côté d'eux, ont profité de leur ambiance, de l'esprit de compétition entre les confessions, variées et pourtant libanaises dans l'esprit, que l'esprit d'ouverture, d'attachement à la liberté animait.

Voilà des traits, sur lesquels les Libanais aujourd'hui doivent méditer, pour les prendre comme marques de caractère, afin de resserrer leurs rangs et oeuvrer ensemble à recréer, ensemble, un Liban nouveau, dans lequel chacun a sa place, où chacun participe à sa manière, selon ses capacités, ses forces et ses moyens, à préparer un avenir meilleur à tous. Mārūn 'Abbūd a bien compris ce qu'il disait, et il

1. Concernant Ibrāhīm al-Yāzidjī, v. Paul Soueid (1907-1955), Ibrāhīm al-Yāzidjī, *L'homme et son œuvre*, Beyrouth (Publ. Univ. Liban. Sect. Et. Litt.) 1969.

2. Sur cet auteur v. entre autre: 'Imād al-Ṣulḥ, Aḥmad Fāris al-Shidyāq. *Athāruhu wa-ʿaṣruhu* (= A. F. al-Sh. Son œuvre et son époque). Beyrouth 1980.

voulait faire passer ce qu'il disait, comme s'il avait prévu une crise, la crise d'existence que traversait et qu'allait continuer à traverser ce pays, car il a écrit des choses épatantes, qui ne peuvent que corroborer cette soudure entre les membres de cette communauté multiconfessionnelle, groupée autour de ces mêmes traits susmentionnés:

« Par cette région, écrit-il, ont passé tous les peuples de la terre. Ils se sont combattus, puis ils sont partis, en laissant chez nous des héritages culturels, comme l'armée laisse quelque chose de son équipement, et de toutes ces choses s'est constituée notre mentalité, de telle sorte qu'il n'y a sur terre aucune nation dont les pensées sont aussi entrelacées. Regarde, tu vois au Liban des couvents et des temples, des forteresses et des citadelles, des églises, des cathédrales et des mosquées, des amphithéâtres et des stades, sur chaque cime se trouve un couvent, sur chaque colline un temple ou une forteresse et dans chaque vallée un refuge fortifié, que les attaques des avions de ce temps sont incapables de prendre. La nature a taillé pour nos ancêtres les montagnes comme maisons, et ceux-ci les ont colonisées et y ont habité, c'est ainsi qu'autour des sources d'eau se sont constitués les villes et les villages... La nature a été l'ingénieur le plus important pour cette Montagne, et tous les jours elle nous déploie d'autres merveilles. L'homme était, avant d'être propriétaire de grands magasins, d'abord employé ou courtier, puis ce Liban s'est élevé et sa culture a progressé, de la grotte de Qannūbīn¹ jusqu'aux coupoles du Vatican, à la Tour Eiffel et aux châteaux de Cambridge et du Kremlin. Nos hommes remarquables étaient (d'abord) des transmetteurs de livres, dans le domaine de la transcription et de la traduction², ensuite ils devinrent des auteurs et des savants remarquables »³.

5. LES VISIONS D'AVENIR

On ne peut pas mieux exprimer l'appréciation juste, équitable qu'il faut faire, à leur propos. C'est pourquoi il me semble bon de résumer les buts de cette contribution, dans laquelle une vision d'avenir valable peut être développée, en

-
1. La grotte est située dans la vallée de Qādīshā, au nord du Liban, près des Cèdres.
 2. Concernant le mouvement des traductions, v. p. ex. un article tout récent, avec la littérature plus ancienne à laquelle il se réfère: R. G. Houry, Importance et rôle des traductions arabes au XIX^e siècle comme moteur de la Renaissance arabe moderne. In: Les problématiques de la traduction arabe, hier et aujourd'hui. Textes réunis par Naoum Abi-Rached, Strasbourg, 2004, 47-95.
 3. Mārūn 'Abbūd, *Mu'allafāt Mārūn 'Abbūd, al-Madjmū'a l-kāmila*, I, Fī l-dirāsa, 3^e éd., Beyrouth 1979, 393.

tenant compte de tout ce qui a été dit, de manière très succincte, car on ne peut en aucune façon être exhaustif dans un cadre aussi limité que celui-ci:

5.1 *Des qualités essentielles* de travail innovateur, constructif, qui ont fait la force des libanais à travers les siècles: ouverture d'esprit, médiation. Il faut insister sur le rôle joué dans ce domaine par toutes les confessions et les régions libanaises. Liberté intellectuelle et liberté matérielle, qui font que le libanais se remet toujours debout, pour recommencer, même de zéro, s'il le faut, comme les citoyens de toutes les régions du pays l'ont montré et le montrent sans cesse, avec une bravoure particulière, qui constitue ce qu'il y a de plus typique en eux. J'y reviendrai encore plus loin.

5.2 *L'amour immense pour leur pays:*

Un trait de caractère typique, qui les rattache, et que les émigrés dessinent sans cesse, l'incarnant eux-mêmes, en modèles à imiter. Il y a beaucoup de modèles auxquels je pourrais me référer ici; je me contente pour le moment de citer un poème d'Īliyyā Abū Mādī (1889–1957), qui a de quoi guider les esprits vers une union des rangs, autour de la nostalgie immense, qu'a éprouvée ce poète émigré. Il s'agit d'*al-Shā'ir fi l-samā'*, dont je donne aussi quelques vers textuellement:

*Ra'ānī llāhu dhāta yaumin
Faraqqa, wa-llāhu dhū ḥanānin
Wa-qāla: laysa l-turābu dāran
Wa-shāda fauqa l-simāki baytī
Fa-ltaffati l-shuhbu ḥaula 'arshī
Wa-ṣirtu lā yanṭawī ṣabāḥun
Wa-lā tasūqu l-ghuyūma riḥun
Fa-l-amru bayna l-nudjūmi amrī
Lākinanī lam azal ḥazīnan
Fa-staghraba llāhu kayfa ašqā
Wa-qāla: mā zāla ādamiyyan
Wa-massa rūḥī wa-stalla minhā
Wa-ḡanna annī ntaḥ balā'ī
Yā ayyuhā l-shā'iru l-mu'annā*

*fi l-ardī abkī mina l-shaqā'
'alā dhawī l-ḍarri wa-l-'anā'
li-l-shi'ri fa-rdji' ilā l-samā' !
wa-madda mulki 'alā l-faḍā'
wa-sāra fi ṭā'atī l-ḍiyā'
illā bi-amrī wa-lā masā'
illā wa-li fauqahā liwā'
liya l-ḥukmu fihā wa-lī l-qaḍā'
mukta'iba l-rūḥī fi l-'alā'
fi 'ālamī l-waḥyi wa-l-sanā'
yaṣbū ilā l-ghīdi wa-l-ṭala',
shauqī ilā l-khamri wa-l-nisā'
fa-lam yazidnī illā balā'...
ḥayyanī dā'uka l-'ayā'.¹*

Et sa réponse réunissait tout ce qui a été mentionné, car sa nostalgie ne convoitait rien de ce que Dieu lui a proposé, mais seulement la chose suivante:

1. *Dīwān Īliyyā Abū Mādī*, Beyrouth 1989, 125-126.

Fa-qultu yā rabbi, faṣla ṣayfin
Fa-innanī hāhunā gharibun
Fa-stadḥaka llāhu min kalāmī
Lubnānu arḍun ka-kulli arḍin
Wa-fihi bu'sā wa-fihi nu'mā
Fa-ayyu shay'in tashtāqu fihi?
Taḥinnu naṣī ilā l-sawāqī,
Ilā l-rawābī ta' rā wa-taksā,
Ilā l-^ᶜanāqīdi, wa-l-dawālī,
Fa-ashrafa llāhu min ^ᶜulāhu
Fa-qāla: mā anta dhū djunūnin
Fa-inna Lubnāna laysa ṭaudan,

fī arḍi Lubnāna au shitā'
wa-laysa fī ghurbatī hanā'.
wa-qāla: hādhā huwa l-ghabā',
wa-nāsuḥu wa-l-warā sawā',
wa-ardiyā'un wa-atqiyā',
Fa-qultu: mā sarranī wa-sā'
ilā l-aqāhī, ilā l-shadhā'
ilā l-^ᶜaṣṣāfirī wal-ghinā'
wa-l-mā'i, wa-l-nūri wa-l-hawā' !
yashhadu Lubnāna fī l-masā',
wa-innamā anta dhū wafā',
wa-lā bilādan, lākin samā'¹.

Ce ciel dont le poète rêve est donc si simple et tout proche du cœur, comment peut-on l'oublier, alors que les libanais dans leur ensemble y restent très attachés. À tel point que ce même Abū Māḍī le décrit, d'une autre manière, mais au fond visant les mêmes composantes d'un ciel terrestre. Voici les images qu'il en laisse, presque en complément à ce qu'il a chanté dans le morceau précédent:

Al - Samā'

Lā tasalnī ^ᶜani l-samā' i fa-mā ^ᶜindiya
Hiya shay'un, wa-ba^ᶜḍu shay'in, wa-ḥīnan

illā l-nu^ᶜūtu wa-l-asmā' u
kullu shay'in, wa-^ᶜinda qaumin habā' u

Fa-samā' u l-rā^ᶜ i ka-mā yatamannāhā
Talbasu l-tibra mi' zaran wa-wishāḥan
Abadan fī naḍāratin, lā yadjjifu l-

murūdjūn faṣīhatun khaḍrā' u
kullamā ashraqat wa-ghābat dhukā' u
^ᶜushbu fihā, wa-lā yaghīḍu l-mā' u

Wa-hya i^ᶜnda l-ummi llatī khtarama l-
Mauḍī^ᶜ un lā yanāluhum fihi ḍaymun
Wa-kadhā yūladu l-radjā' u mina l-ya' si

mautu banīhā, wa-ḍalla ^ᶜanhā l-^ᶜazā' u
lā, wa-lā yudriku l-shabāba l-fanā' u
idhā māta fī l-qulūbi l-radjā' u

Wahya ^ᶜinda l-faqīri arḍun warā' a l-
Lā yakhāfu l-muthrī, wa-lā kalbahu l-ḍā-

ufqī, fihā mā yashtahī l-fuqarā' u
rī, wa-lā li-mrī' in bihi stihzā' u

Wahya ^ᶜinda l-mazlūmi arḍun ka-hādhī l-
Yadjma^ᶜ u l-^ᶜadlu ahlahā fī niẓāmin
Lā ḍa^ᶜifun musta^ᶜbadun, lā qawīyyun

arḍi lākin qad shā^ᶜa fiha l-ikhā' u
mithlamā yadjma^ᶜ u l-khuyūta l-ridā' u
mustabiddun, bal kulluhum akfā' u...

Wahya ^ᶜinda l-khalī' i arḍun tamīsu
Kullu mā l-nafsu tashthāhihi mubāḥun

l-ḥūru fihā, wa-tadfuqu l-ṣahbā' u
lā ṣudūdun, lā djafwatun, lā ibā' u

1. *Ibid.*, 126 (en bas)-127.

*Akbaru l-ithmi qaulatu l-mar'i hā-
Laysa bayna l-ṣalāhi wa-l-sharri ḥaddun
Wa-idhā lam yakun 'aḫāfun wa-fisqun*

*dhā l-amru ithmun, wa-hādhīhi faḥshā'u
ka-lladhī shā'a waḍ'ahu l-anbiyā'u
lam takun ḥishmatun wa-lā stiḥyā'u*

*Kullu qalbin lahu l-samā'u lladhī yahwā,
Ṣuwarun fī nufūsinā kā'inātun
Rubba shay'in ka-l-djauhari l-fardi fadhḥun
Kullu mā taqṣuru l-madāriku 'anhu*

*wa-in shi'ta kullu qalbin samā'u
tartadhīhā l-af'ālu wa-l-ashyā'u
'addadathu l-aghrādu wa-al-ahwā'u
kā'inun mithlamā l-zunūnu tashā'u.¹*

On voit par là se dessiner ce ciel qui est cher à tous les émigrés libanais, et qui formait et forme une véritable toile de fond de leur vie quotidienne, avec comme représentants de son âme le berger, la mère qui a perdu tragiquement ses enfants et qui trouve le lieu qui fait que ses larmes et ses souffrances stoppent, le pauvre qui se contente de rêver d'une terre « derrière l'horizon », pour abriter ses souhaits, l'opprimé qui aspire à une terre sur laquelle règne la fraternité, la justice et l'équité, etc. Sinon, c'est la pauvreté qui l'emporte, l'injustice, le désespoir et l'envie rongearde de se suicider. Ceci n'est pas admissible, dans un pays, avec tant de beauté, de performances et de traits de caractère particuliers.

C'est ce Liban vers lequel se penche Rashīd Ayyūb (1872–1941), pour faire danser sa nostalgie pour son pays, évoquant des souvenirs d'enfance, devant la situation enneigée à New York, vers où il avait fini par s'installer:

*Yā thaldju qad hayyadḡta ashḡjānī
Bi-llāhi 'annī qul li-ikhwānī
Yā thaldju qad dhakkartanī l-wādī
Kam qad djalastu bi-ḡuḡnihi l-hādī
Yā thaldju qad dhakkartanī ummī
Yā thaldju qad dhakkartanī l-mauqīd
Naḡnū ladayhi ka'annahu l-masḡjid*

*dhakkartanī aḡli bi-Lubnānī
mā zāla yar'ā ḡurmata l-'ahḡi
mutanaṣṣitan li-ḡhadīrihi l-shādī
fa-ka'annanī fī djannati l-khulḡi...
ayyāma taqḡḡi l-layla fī hammī...
ayyāma kunnā ḡaulahu nunshīd
wa-ka'annanā l-nussāku fī l-zuhḡi...²*

Et voici le même Abū Mādī qui renchérit à cette nostalgie:

*Ithnānī a'yā l-dahru an yublihimā
Nashḡāquhu wa-l-ṣayfu fauqa ḡḡābihi
Waḡanī sa-tabqā l-arḡu 'inḡi kulluhā
Sa'alū l-djamāla fa-qāla hādḡā ḡaykalī*

*Lubnānu wa-l-amalu lladhī li-dhawīhi
wa-nuḡibbuhu wa-l-thaldju fī wādīhi...
ḡattā a'ūda ilayhi arḡa l-tīhi
wa-l-shi'ra qāla: banaytu 'arshī fīhi³*

1. *Dīwān Īliyyā Abū Mādī, ibid., 95-96.*

2. *Djamīl Djabr, Lubnān fī rawā'i' aqlāmīh, Beyrouth, 18-19.*

3. *Nabīl Ḥarfūsh, ibid., 136-137.*

Ce même poète réagit, comme s'il avait été, un citoyen de cet actuel Liban, qui cherche maintenant une voie raisonnable, juste d'avenir. Et avec quelle chaleur, il appelle à ouvrir les yeux, pour mieux apprécier le lieu céleste, son Liban céleste, et celui des autres, comme pays de tous:

| | |
|---|---|
| <i>Ghayrī yarāhu siyāsatan wa-ṭawāʾifan</i> | <i>wa-yaẓallu yazʿamu annahu rāʾīhi</i> |
| <i>Wa-yarūʿu min ishḫāqīhi yabkī la-hu</i> | <i>Lubnānu anta aḥaqqu an tabkīhi...</i> |
| <i>Wa-li-man yaqūlūna l-farandju ḥumātuhu</i> | <i>Allāhu qabla suyūfihim ḥāmīhi...</i> |
| <i>In ḥaddathūka ʿani l-naʿīmi fa-aṭnabū</i> | <i>fa-shtaqtahu lā tanṣa annaka fīhi.¹</i> |

Et comment peut-on oublier les premiers vers, avec lesquels Ḥarfūsh débute son livre, cité ici, et qui sont de Saʿīd ʿAql:

| | |
|--|---|
| <i>Laysa arzan wa-lā djibālan wa-māʾan</i> | <i>waṭanī l-ḥubbu, laysa fī l-ḥubbi ḥiqdu</i> |
| <i>Wahwa nūrun fa-lā yuḏillu, fa-kaddun</i> | <i>wa-yadun tubdīʿu l-djamāla, wa-ʿaqlu</i> |
| <i>Lā taqul: ummatī wa-taṣṭū bi-dunyā</i> | <i>naḥun djārun li-l-ʿālamīna wa-ahlu...</i> |
| <i>Wa-mina l-mauṭīni l-ṣaghīri narūdu l-</i> | <i>arḍa nadhrī fī kulli shaṭṭin qurānā</i> |
| <i>Nataḥaddā l-dunyā shuʿūban wa-amṣāran</i> | <i>wa-nabnī annā nashā Lubnāna.²</i> |

Des images très belles, qui peuvent guider les pas de tous les libanais, pour construire, ensemble, une nouvelle structure pour la vie en commun, de tous, de toutes les confessions, de tous les partis et de tous ceux qui sont épris du bien commun, d'une identité commune, basée sur rien d'autre que sur ces qualités d'ouverture vers les autres, vers l'acceptation des uns par les autres, vers de la tolérance, LA CULTURE, qui ont toujours été le fondement de cette société à travers les siècles, malgré les secousses douloureuses des dernières décennies. Ce qui fait que je puis de nouveau répéter ce que j'ai écrit, et réécrit plus d'une fois: Seule la tradition culturelle au Liban est capable de garantir la survie du pays, hommage que j'ai offert à mon cher collègue, ce grand savant libanais, le lazariste Farid Jabre³, qui nous a quittés il y a des années déjà, et autour duquel se réunissaient les étudiants et les étudiantes, de toutes les confessions de l'Université Libanaise, l'honorant, l'appréciant, sympathisant avec son esprit ouvert et son identité libanaise inébranlable.

1. Nabil Ḥarfūsh, *ibid.*, 137.

2. Vers tirés de Qadmūs, v. Yūḥannā Qmayr, *Adjmal al-shiʿr al-ʿarabī*, Beyrouth, 2003, 237; Nabil Ḥarfūsh, *ibid.*, 9.

3. Avec comme titre: La tradition culturelle au Liban: le plus sûr garant de la survie du pays, in *Mélanges...*, Farid Jabre, éd. Gérard Jéhamy, Beyrouth 1989, 99-113.

5.3 *Le Liban de rêve est un Liban sans misère*

C'est toujours ce poète admirable, Īliyya Abū māḏī, qui guide les pas dans ce domaine et avertit sans cesse, en prenant « Les Misérables » de Victor Hugo comme guide pour plus d'équité sociale, pour plus d'humanité, sinon c'est la catastrophe. Voici son poème si beau et si écœurant à la fois, avec comme titre *al-Faqīr* (Le misérable):

Hammun alamma bihi ma'a l-ḡalmā'i
Nafsun aqāma l-ḡuznu bayna ḡulū'ihi
Qad 'aḡḡahu l-ya'su l-shaḡḡidu bi-nābihi
Yabkī bukā'a l-ḡifli fāraqa ummahu
Ḥayrānu lā yadrī ayaqtulu nafsahu
Am yastamirru 'alā l-ḡhaḡḡḡḡati wa-l-ḡadhā
Ṭarada l-karā wa-aqāma yashkū laylahu
Yā lalyu qad aḡhrayta djimī bi-l-ḡanā
Yā laylu ḡasbī mā laḡitu mina l-shaḡḡ
Bin yā ḡalāmu 'ani l-'yūni fa-rubbamā
Wā-rahmatā li-l-bā'isīna fa-innahum
Innī wadjadtu ḡuzūḡahum muswaddatan
Abadan yusarru banū l-zamāni wa-māluhum
Baṭura l-anāmu mina l-surūri wa-'indahum
Innī la-aḡzanu an takūna nufūsuhum
Anā mā waḡaftu likay ushabbiba bi-l-ḡilā
Lā tas'alūni l-madḡa au wasfa l-dumā
Bā'ū li-adjli l-māli mā'a ḡayātihim
Lam yaḡhamū mā l-shi'ru illā annahu
Shaḡiyya l-ḡarīḡu bihim wa-mā sa'idū bihi
Nāḡau 'alaynā bi-l-maḡabbati wa-l-hawā
Alifū l-riyā'a fa-ḡāra min 'ādātihim
In yaḡḡabū mimmā aḡlū fa-ḡālamā
Au yunkirū adabī fa-lā tata'adjḡabū
Au kullamā naḡara l-ḡaḡiḡata fāḡilun
Anā mā waḡaftu l-yauma fikum mauḡifi
'Allī uḡarrika bi-l-ḡarīḡi ḡulūbakum
Lahafī 'alā l-muḡḡāḡji bayna rubū'ikum
Amsā sawā'an laylahu wa-ḡabāḡahu
Ḡaṭa'a l-ḡunūṭu 'alyhi ḡhayṭa radjā'ihi
Lahafī ! wa-lau adjḡā l-ta'isa talahḡufī
Ḡul li-l-ḡhaniyyi l-musta'izzi bi-mālihi
Djubila l-faḡīru akḡūka min ḡinin wa-min

fana'ā bi-muḡlatihi 'ani l-ḡḡfā'i
wa-l-ḡuznu nārūn ḡhayru dhāti ḡiyā'i...
fī nafsihi wa-l-djū'ū fī l-aḡshā'i
mā ḡilatu l-maḡzūni ḡhayru bukā'i...
'amdan fa-yakḡluḡa min adhā l-dunyā'i
wa-l-'ayshu lā yaḡlū ma'a l-ḡarrā'i
yā lalyu ṭulta wa-ṭāla fika 'anā'i
ḡattā la-yu'lima faḡḡuḡu a'ḡā'i...
ruḡmāka lastu bi-ḡakhḡatin ḡammā'i
ṭala'a l-ḡabāḡu wa-kāna fīhi 'azā'i
mautā wa-taḡsubuhum mina l-aḡyā'i
fa-ka'annamā ḡuddat mina l-ḡalmā'i
ḡazzun ka-ḡhayriḡimi mina l-sarrā'i...
anna l-surūra murāḡifū l-'anḡā'i
ḡharaḡa l-kḡuṭbi wa-'arḡata l-arzā'i
māli wa-li- l-tashbibi bi-l-ḡahbā'i
innī nabadḡtu safāsifa l-shu'arā'i
madḡan wa-bittu aḡūnu mā'a ḡayātī
qad bāta wāḡiṭan ilā l-ithrā'i...
laulāhumu adḡā mina l-su'adā'i
wa-ḡudūruhum ṭubi'at 'alā l-baḡḡḡā'i
la'nu l-muḡaymini shakhḡu kulli murā'i
kariha l-adība djamā'atu l-ḡhaughā'i
fa-l-rumdu yu'limuhum ṭulū'u dhakā'i
ḡāmat 'alyhi ḡiyāmatu l-sufahā'i
illā li-anduba ḡālata l-tu'asā'i
inna l-ḡulūba mawāṭinu l-ahwā'i
yumsī wa-yuḡbiḡu wa-hwa ḡaydu shaḡā'i
shattāna bayna l-ḡubḡi wa-l-imsā'i
wa-l-mar'ū lā yaḡyā bi-ḡhayri radjā'i
la-safaktu dam'i 'indahū wa-dimā'i
mahlan la-ḡad asraḡta fī l-kḡuyalā'i
mā'in, wa-min ḡinin djubila wa-mā'i

*Fa-mina l-qasāwati an takūna mun'aman
 Wa-tazallu tarfulu bi-l-ḥarīri amāmahu
 Ataḍunnu bi-l-dīnār fī is'āfihi
 Unṣur akhāka fa-in fa'alta kafaytahu
 Kam dhā l-djuhūdu wa-mālukum rahnu l-balā
 Inna l-ḍa'ifa bi-ḥādjatin li-naḍārikum
 Anā lā udhakkiru minkumu ahla l-nadā
 In kānati l-fuqarā'u lā tadjzikumu*

*wa-yakūna rahna maṣā'ibin wa-balā'i
 fī ḥīni qad amsā bi-ghayri kisā'i
 wa-tadjūdu bi-l-ālāfi fī l-faḥshā'i
 dhulla l-su'āli wa-minnata l-bukhalā'i
 wa-bimā l-ghurūru wa-kullukum li-fanā'i
 lā taq'udū 'an nuṣrati l-ḍu'afā'i
 laysa l-ṣaḥīhu bi-ḥādjatin li-dawā'i
 fa-llāhu yadjzikum 'ani l-fuqarā'i¹.*

Peut-on avoir des mots plus émouvants envers la misère qui fend le cœur; Victor Hugo l'a montré à tous, dans son entourage, dans ses livres pour son milieu, pour son époque, pour toutes les époques après lui, comme un testament plein de pitié, de tendresse envers les « misérables » de la terre, envers les mendiants dont il a illustré le sort, de manière si belle et si plastique²; et voilà que ses cris, sans cesse répétés, portent aussi des fruits chez ce grand cœur du poète libanais cité ici, penché sur les misères de son monde, qu'il accuse, qu'il met en garde devant l'indifférence face aux démunis. Voilà comment un seul poème de ce genre est digne d'être pris comme base d'un avenir meilleur pour le Liban, afin d'éliminer les trop grandes différences, les injustices criantes, la misère parfois totale, qui poussent certains au désespoir et à des actes et des attitudes incontrôlés, dont les conséquences fâcheuses sont et seront à déplorer. Une citoyenneté saine, équilibrée ne peut être construite, sans tenir compte des conseils si ardents d'un être porté par tant de bonté, de pitié, de souffrance.

Īliyyā Abū Mādī a connu les contraintes de la vie, avant d'arriver à New York, où il s'est installé définitivement, luttant comme journaliste et comme poète en faveur des idées nobles, concernant le Liban, pays de rêve pour lui et pour les émigrés autour de lui, et bien sûr en faveur de plus de justice sociale envers les pauvres, les miséreux et les démunis. Il y a dans sa poésie de quoi étudier philosophiquement, concernant le sens de l'existence et les problèmes essentiels qu'elle suscite, en particulier ceux liés au sort des désaxés, des angoissés, qui sont en quête de stabilité qu'ils ne trouvent pas. De là l'expression de son inquiétude, de ses tourments devant tant de questions existentielles qu'il passe en revue dans son poème intitulé « *al-Ṭalāsīm* » (Les talismans)³: un long

1. *Dīwān Īliyyā Abū Mādī*, *ibid.*, 105-108.

2. Là-dessus, en dehors de se son fameux livre « Les misérables », v. entre autres son poème « *Le mendiant* », A. Lagarde / L. Michard, XIX^e siècle, *Les grands auteurs français du programme*, V, Paris 1964, 180-181.

3. *Dīwān Īliyyā Abū Mādī*, *ibid.*, 191 – 214.

poème dont les strophes innombrables se terminent toutes par « *Lastu adrī* » (je ne le sais pas), ce qui veut accentuer cette perplexité face à l'existence, à la vie, à la mort. Que penser alors de ceux qui souffrent plus que lui, et ne savent pas où aller? Un Liban futur doit, se doit de leur donner une réponse apaisante, qui tienne compte de ce qu'il a décrit de manière si poignante. Le poète est un modèle à suivre, car le poète, qu'il est et dont il essaie de donner quelques définitions, apparaît sous l'image suivante:

| | |
|--|---|
| <i>In nāha fa-l-arwāhu fī ʿabarātihi</i> | <i>wa-idhā shadā fa-l-ḥubbu fī naghamātihi</i> |
| <i>Yabkī maʿa l-nāʾī ʿalā auḏānihi</i> | <i>wa-yushāriku l-mahzūna fī ʿabarātihi</i> |
| <i>Wa-tughayyiru l-ayyāmu qalba fatātihi</i> | <i>wa-yazallu dhā kalafin bi-qalbi fatātihi</i> |
| <i>Huwa man yaʿīshu li-ghayrihi wa-yazunnuhu</i> | <i>man laysa yaḥmuhu yaʿīshu li-dhātihi¹</i> |

Et pourtant, le poète ne cesse d'élever sa voix, pour faire passer son message; et s'il parle c'est qu'il se sent obligé, de part sa vocation divine, de parler, comme l'a fait aussi DjubrĀn sur lequel j'aurai à revenir plus loin, car il est lui-même incontournable dans tout ce qui se discute comme idées individuelles et sociales. Abū Māḏī le dit plus fort que les autres, et veut faire valoir le message qu'il veut donner: un message d'exhortation, qui passe en revue toute une histoire glorieuse, qui finit par s'effondrer pour céder la place à un présent dans lequel les anciennes valeurs sont entièrement renversées. Ce grand poète a bien compris la valeur de « la grande littérature », qui donne à l'homme, à sa société un bonheur incomparable, et partant la force de recréer un monde valeurs indispensables dans la vie². Voici quelques vers de ce poème plus qu'actuel, intitulé *Al-Shāḫir wa-l-umma*, car il s'agit de textes guides qui ne perdent jamais de leur modernité:

| | |
|--|--|
| <i>Khayru mā yaktubuhu dhū marqamin</i> | <i>qiṣṣatun fihā li-qaumin tadhkirah</i> |
| <i>Kāna fī māḏī l-layālī ummatun</i> | <i>khalaʿa l-ʿizzu ʿalayhā ḥibarah...</i> |
| <i>Kāna fihā malikun dhū fiṭnatin</i> | <i>ḥāzimun yaṣfaḥu ʿinda l-maqdirah...</i> |
| <i>Kāna fihā shāʿirun mushtaharun</i> | <i>dhū qawāfin baynahā mushtaharah</i> |
| <i>Kullamā hazzat yadāhu wataran</i> | <i>hazzat min kulli fuʿādin watarah</i> |
| <i>Taʿisu l-ḥaẓẓi, wa-hal atʿasu min</i> | <i>shāʿirin fī ummatin muḥtaḍarah</i> |
| <i>Yaqaraʿu l-nāẓiru fī muqlatihi</i> | <i>thauratan ṭāhiratan mustatirah</i> |
| <i>Mā yarāhu l-nāsu illā wāqifan</i> | <i>fī maghānī qaumihi l-mundathira</i> |

1. *Dīwān ʿĪliyyā Abū Māḏī*, *ibid.*, 417 (le poème porte le titre *al-Shāʿir*, il va de 414-417).

2. « La grande littérature » est une expression qui se répand de plus en plus, surtout parmi les historiens des lettres en Europe, et en Allemagne en particulier, ce qui fera l'objet de mon intervention au Colloque de la Faculté des Lettres de l'Université Saint-Esprit, les 26 et 27 mars 2007.

Hā'iran ka-l-rīhi fi aṭlālīhā *bākiyan wa-l-suḥubu l-munhamirah.*¹

C'est la situation à laquelle il est confronté, tout rempli d'amertume et de désespoir, quand il passe un jour par un groupe de vieux qui regrettent tellement les anciens temps de justice, de paix et déplorent leur temps présent rempli d'horreurs. Et voici ce que le poète leur réplique:

| | |
|--|---|
| <i>Haza'a l-shā'iru minhum qā'ilan</i> | <i>balagha l-sūsu uṣūla l-shadjarah...</i> |
| <i>Lau fa'altum fi'la adjdādikum²</i> | <i>mā qaḍā l-zālimu minkum waṭarah....</i> |
| <i>Kayfa lā yabghī wa-yaṭghā āmirun</i> | <i>yattaqī ashdja'ukum an yanzurah?</i> |
| <i>Mā staḥāla l-hirru laythan innamā</i> | <i>usudu l-ādjami ṣārat hirarah</i> |
| <i>Wa-idhā l-laythu wahat azfāruhu</i> | <i>anshaba l-sinnauru fīhi zufarah³.</i> |

Ainsi s'élève sa voix, et ne cesse de répéter le message divin sur terre, car il est une partie inhérente au tout de sa patrie, de ses individus, qu'il interpelle en des mots directs, mais combien clairs, simples, qu'il veut faire arriver aux auditeurs, aux lecteurs, avec insistance, comme un son de cloche exhortant à la méditation et au réveil, dans *Man anā*:

| | |
|--|---|
| <i>Man anā, man anā yāturā fi l-wudjūdi?</i> | <i>wa-mā huwa sha'nī, wa-mā mauḍi'ī?... ḍaḥiktu, wa-admu'ukum admu'ī</i> |
| <i>Anā antum in ḍaḥiktum li-amrin</i> | <i>wa-mūdjī'u akbādikum mūdji'ī</i> |
| <i>Wa-muṭribu arwāḥikum muṭribī</i> | <i>Alasnā djamī'an ilā mardji'ī?... hawākumu mā baqiyat aḍlu'ī...⁴</i> |
| <i>Amā naḥnu min maṣḍarin wāḥidin?</i> | |
| <i>Yamīnan sa-aḥmilu fi aḍlu'ī</i> | |

Et il ajoute, s'adressant aux jeunes, qui copient l'Europe (*Ilā l-shubbān al-mutafarnidjīn*):

| | |
|--|--|
| <i>Lam yaḥmū ma'nā l-ḥayāti wa-kunhahā</i> | <i>inna l-baliyyata annahum lam yaḥmū....</i> |
| <i>Bitnā wa-bāta l-Sharqu yamshī l-qahqarā</i> | <i>ma' dhāka naḥsabu annanā nataqaddamu.⁵</i> |

Combien il est dans ce domaine proche, mais en précurseur, d'idées qui feront la force de frappe d'un Yūsuf Ghuṣūb (1893 – 1972) dans ses *Akhlāq wa-mashāhid*, et en particulier d'*al-Monsieur Lubnān*, dont le héros oublie en

1. *Dīwān ʿIlīyyā Abū Mādī*, *ibid.*, 427-429.

2. Ainsi dans le texte.

3. *Dīwān ʿIlīyyā Abū Mādī*, *ibid.*, 430-431.

4. *Dīwān ʿIlīyyā Abū Mādī*, *ibid.*, 484-485.

5. *Dīwān ʿIlīyyā Abū Mādī*, *ibid.*, 619-620.

définitive qui est sa famille et qui sont ses compatriotes, pour copier tout ce qu'il croit comprendre d'un français parisien¹.

5.4 *Un Liban où règnent l'amour, la liberté et le travail*

Il ne s'agit pas là de mots vains, vides de sens. Nous avons devant nous des exemples vivants de Libanais qui ont passé leur vie, à prêcher cette attitude dans la vie, pour le bien de tous. Il n'est pas possible de discuter de telles idées, de penser à l'avenir du pays, sans se tourner vers quelques-uns de ses meilleurs représentants, qui ont vécu à l'étranger, dans l'émigration; des représentants qui ont lutté durant toute leur existence, pour développer une éthique individuelle et sociale, capable de donner à tous un sens à leur existence, capable d'aider à sauvegarder une identité forte, dans un travail de développement performant de leurs talents, à tous les niveaux individuels et sociaux, et pour le bien de tous.

5.4.1 Djubrān Khalīl Djubrān (1883–1931) - médecin idéal dans ce domaine et fondateur d'une cité d'amour, de liberté et de travail

Djubrān a montré toujours une impatience particulière de dire, d'écrire et de répéter ce qu'il avait à dire. Ses livres apparaissent en définitive une réponse aux besoins d'une société en mutation permanente, qu'il observe attentivement, comme un médecin qui observe sans cesse son malade, au chevet duquel il reste, pour que rien ne lui arrive, sans qu'il puisse tout de suite se lancer à son secours. Cet auteur n'est pas un rêveur: lui est réveillé, pendant que les autres dorment ou somnolent, et il veut qu'ils se réveillent et qu'ils deviennent ce qu'il veut qu'ils deviennent: travailleurs dynamiques, soucieux de développement individuel et social; c'est pourquoi son œuvre leur apporte ce qu'un grand écrivain apporte, ce que les grands ont apporté: un diagnostic des plus performants que l'on puisse attendre d'un écrivain arabe; un diagnostic spécial, tout plein de bon sens critique, réfléchi et vibrant de souffrance, de compassion vis-à-vis de son Orient déchiré, je dirai même de son Liban torturé et surtout désordonné, qu'il veut avant tout aider à s'ordonner. Il n'y a rien qu'il touche à ce propos, sans que cela ne tourne en réflexion profonde, en énergie et en amour exceptionnels, dans le monde de l'esprit, en créativité particulière, tout cela mêlé à une esthétique qui lui est propre, qui fait sa grandeur et dont il fait sortir les éléments de tous les côtés de la vie et de la nature. Les sujets les plus simples, les plus courants

1. Yūsuf Ghuṣūb (1893-1972): Un grand romantique et critique social en quête d'identité arabe équilibrée, in *Hauliyyat al-Gāmi'a al-Tūnisiyya*, 46 (2002) (Festschrift Prof. M. Al-Chimli, Tunis), 195-216, v. surtout *Akhlāq wa-mashāhid*, 197 sqq., et en particulier la peinture extraordinaire d'al-Monsieur Lubnān, 199 sqq.

deviennent éthérés sous sa plume, et c'est là que l'on reconnaît la main d'un grand maître de l'esprit, qui participe au cortège des grands dans ce monde, et qu'il faut consulter, écouter, pour voir comment on peut résoudre les crises, sans cesse répétées, de l'existence. Il faut lire certains de ses petits textes, comme sa petite page sur *al-djamāl* (la beauté)¹, quelques lignes, il est vrai, mais combien expressives, denses et riches d'expérience universelle, de couleur et de clarté plastiques.

Ce génie très lu, et pourtant à peine connu dans certains coins du monde arabe, auquel pourtant il a voué toute sa force et que souvent son Liban si chéri représente et incarne, a parlé et parlé, sans ennuyer. Ah l'ennui, si admirablement décrit par Baudelaire !² Et que de choses ennuyeuses inondent le marché du livre, en passant stérilement à côté des problèmes vitaux, qu'il s'agit de résoudre, en vue de régénérer l'existence et lui donner une consistance bienfaisante, justement les jours des grandes épreuves et des grands bouleversements sociaux et politiques. Djubrān a parlé, il a prononcé non seulement « la première lettre d'un mot », mais il a dit plus, il a dit des mots et des mots, sur tous les sujets touchant le passé et le présent de son monde arabe, en relation avec d'autres mondes, avec l'Occident qui est devenu une deuxième patrie inséparable de la première, ou des premières. Car il avait plusieurs patries, intellectuelles, culturelles, spirituelles, à travers son Liban, à travers lequel il faisait passer toute vision belle sur le monde.

La première valeur incontestable de cette cité, de cette patrie, que l'auteur veut fonder, est bien l'amour. En effet tout tourne dans ses visions autour de l'idée de l'amour, qui le lie à tout ce qu'il touche, aussi bien dans ses écrits que dans ses tableaux. Quand il médite sur ses 25 années, lors de son anniversaire à Paris (le 6 décembre 1908) sous le titre de *Yaum milādī*³ (Le jour de mon anniversaire), il nous livre d'abord le secret de son existence, face à cet univers sans cesse en mouvement, avec ensuite des réflexions et des réflexions qui dévoilent une maturité d'esprit au-dessus de la norme, car il est déjà cet être qui ne se voit plus séparé du monde, comme son citoyen, qui l'observe, l'analyse, pour lui ouvrir un cœur généreux, capable d'aimer, dépassant par là toute capacité d'exprimer cet amour immense qu'il a pour tous. C'est pourquoi c'est l'amour pluridimensionnel qui lui vient à l'esprit et qu'il répète le plus, car cinq

1. Djubrān, *Nuṣūṣ khāridj al-madjmū'a*, éd. Antoine al-Qawwāl, Beyrouth 1993, 25-26.

2. Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, Paris 1958, 118: Spleen et idéal (no LXXIX) et d'autres.

3. Djubrān..., *al-Mu'allafāt al-kāmila, Dam'a wa-ibtisāma*, éd. Mu'assast Baḥsūn par Nāzīk Sāba Yārid, 1992, 331-335.

paragraphes de cet article plus qu'émouvant commencent par le mot « j'ai aimé », voici comment il exprime cet amour:

« Dans les 25 années écoulées j'ai beaucoup aimé. Souvent j'ai aimé ce que les hommes ont haï, et j'ai haï ce que les hommes ont aimé. Et ce que j'ai aimé, quand j'étais enfant, je l'aime toujours jusqu'à présent. Et ce que j'aime maintenant je l'aimerai jusqu'à la fin de ma vie. Car l'amour est tout ce à quoi je peux arriver, et personne ne peut me l'arracher ». Il a tout aimé, mais avant tout les hommes: « J'ai aimés les hommes, je les ai beaucoup aimés, et les hommes sont d'après moi de trois sortes: l'une maudit la vie, l'autre la bénit et la troisième médite sur elle. J'ai aimé la première à cause de son malheur, la deuxième pour sa générosité et la troisième pour ses capacités intellectuelles »¹.

5.4.2 Le poète grand chantre de l'amour et son rôle sacerdotal

Assurément, tout contribue chez l'auteur à mener pas à pas, mais sûrement, vers l'amour, vers une religion spéciale de l'amour, dont il a su s'entourer, toute imbibée de nostalgie pour sa patrie libanaise, qui, on peut se l'imaginer, doit avoir guidé son orientation dans sa recherche d'une demeure idéale, éternelle: *Ṣaut al-shā'ir* (La voix du poète)² constitue à ce sujet un des plus beaux chapitres de ce qu'il a laissé comme réflexions sur ce genre de thèmes, un véritable sommet de tout ce qui a été écrit dans ce domaine dans les littératures mondiales (le chapitre est divisé en quatre parties numérotées):

« La force jette ses semences dans les profondeurs de mon cœur, et moi j'en moissonne et rassemble les épis, pour les disséminer en brassées aux affamés. L'esprit donne la vie à cette petite vigne, et moi j'en presse les grappes et les donne à boire aux assoiffés. Le ciel remplit cette lampe d'huile, et moi je l'allume et la met à la fenêtre de ma maison pour les passants dans l'obscurité de la nuit. Moi j'accomplis ces choses, parce que je vis par elles; et si les jours devaient m'en empêcher et les nuits me ligoter les mains, j'appellerais la mort, car la mort est plus valable pour un prophète banni de sa nation, et pour un poète étranger à ses gens [...]

Les hommes se collent à la matière froide, comme la neige, et moi je recherche la flamme de l'amour, pour la presser contre ma poitrine, de sorte qu'elle mange mes côtes et ronge mes entrailles, car j'ai trouvé que la matière

1. *Ibid.*, 332, 10 sqq.

2. Djubrān..., *al-Mu'allafāt al-kāmila, Dam'a wa-ibtisāma*, 356-360.

tue l'homme sans (lui causer de) douleur, alors que l'amour le vivifie avec des douleurs¹.

Les hommes se divisent en confessions et en tribus, et se rattachent à des pays et à des régions, et moi je me sens étranger dans le même pays, et mis en dehors de la même nation. La terre entière est ma patrie, et la famille humaine est ma tribu, car j'ai vu que l'homme était faible, et c'est de la petitesse qu'il se divise sur lui-même, et que la terre était étroite, et c'est de l'ignorance qu'elle se morcelle en royaumes et en principautés...

J'ai de la nostalgie pour mon pays², et j'aime les habitants de mon pays, à cause de leur misère; néanmoins, si mon peuple se lève, mû par ce qu'il appelle patriotisme, pour marcher contre la patrie de mon proche, lui piller ses biens, lui tuer ses hommes, lui rendre ses bébés orphelins, et ses femmes veuves, lui arroser sa terre de sang et satisfaire la faim de ses animaux féroces avec les viandes de ses jeunes, à ce moment-là je haïrai mon pays et les habitants de mon pays.

Je brûle d'amour en mentionnant mon lieu de naissance, et je suis plein de désir pour une maison, dans laquelle j'ai grandi; mais si un passant venait à traverser la route, pour demander un logement et de la nourriture dans cette maison, et était rejeté dans sa demande et chassé, je changerais mon poème de passionné en élégie et mon désir ardent en oubli, et je me dirais à moi-même: la

1. Un grand trait qui le rapproche des grands romantiques européens, comme p. ex. Musset, qui fait jaillir du fond de son cœur une intensité douloureuse, particulièrement imposantes, Lagarde / Michard: Les grands auteurs français du programme, I-VI, Paris 1964 sq. (ici: XIX^e siècle), 211 sqq:

« Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert ...

Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir

D'une telle blessure, et que sa cicatrice

Fût si douce à sentir ».

Tant et tant d'autres poètes romantiques avaient suivi le même chemin douloureux, amer, comme l'allemand Heinrich Heine, dont on commémore en ce février, 2006, le 150^e anniversaire de sa mort, ou von Eichendorff, qui, devant l'incompatibilité entre ce qu'il appelle « Idealität » et « Realität » s'écrie, plein d'amertume et d'indignation, dans « Dichter und ihre Gesellen »:

« Du schöne Welt, nimm dich in acht » (toi, ô beau monde, prends garde à toi), H. A. et E. Frenzel: Daten deutscher Dichtung. Chronologischer Abriss der deutschen Literaturgeschichte. 2 vol., 29^e éd. Dtv, Munich 1995, 341.

2. *Ibid.*, 357, 1 sqq.

maison qui est avare de pain à celui qui en a besoin, et d'un lit à celui qui le demande, est celle d'entre les maisons qui mérite le plus d'être détruite et dévastée.

J'aime mon pays natal de par quelque chose de mon amour pour mon pays, et j'aime mon pays par une partie de mon amour pour la terre de mon pays. Et j'aime la terre par tout mon être, parce qu'elle est le pâturage de l'humanité et l'esprit de la divinité ici-bas. L'humanité sainte est l'esprit de la divinité sur terre. Cette humanité qui se tient parmi les ruines, qui se couvre la taille par des vêtements déchirés et usés, qui verse des larmes chaudes sur ses joues fanées et qui appelle ses enfants d'une voix qui remplit l'éther de plainte et de hurlement, alors que ses enfants sont détournés de ses appels par des chants fanatiques, tournant le dos à ses larmes, en polissant leurs épées. Cette humanité assise seule, implorant ses gens, alors que ceux-ci ne l'écoutent pas; et si un individu l'écoute, s'en approche, lui essuie ses larmes et la console dans ses temps durs, les gens disent: laissez-la, car les larmes n'ont d'influence que sur le faible.

L'humanité est l'esprit de la divinité sur terre. Cette divinité qui marche entre les peuples, qui parle avec amour et qui montre les voies de la vie, alors que les gens ricanent et se moquent de ses paroles et de ses enseignements... Toi, tu es mon frère,¹ et nous deux nous sommes les fils d'un même esprit saint absolu. Tu es semblable à moi, puisque nous sommes tous les deux prisonniers de deux corps, et pétris de la même pâte. Tu es mon compagnon sur la route de la vie, et mon secours dans la compréhension de la nature de la vérité cachée derrière les nuages. Tu es un homme et je t'ai aimé, ô mon frère. Dis de moi ce que tu veux... Prends de moi ce que tu désires... Fais avec moi ce que tu veux, car tu es incapable de toucher à ma vérité. Verse mon sang et brûle mon corps, car tu ne pourras pas causer des douleurs à mon âme, ni la faire périr. Attache-moi les mains et les pieds avec des chaînes, et fais-moi descendre dans l'obscurité des prisons, tu ne pourras jamais rendre ma pensée captive, car elle est libre comme la brise qui bouge dans un ciel sans borne et sans fin.

Tu es mon frère et moi je t'aime.

Je t'aime prosterné dans ta mosquée, à genoux dans ton temple et priant dans ton église, car toi et moi nous sommes les fils d'une seule religion qui est l'esprit, alors que les chefs de cette même religion ne sont que des doigts collés à la main de la divinité, qui montre la perfection de l'âme.

1. *Ibid.*, 358, 4 sqq.

Je t'aime à cause de l'amour de la vérité, qui émane de la raison collective. Cette vérité que je ne vois pas maintenant, à cause de ma cécité, que je considère cependant comme sainte, parce qu'elle appartient aux œuvres de l'âme. Cette vérité qui rencontrera ma vérité dans l'autre monde, pour fusionner comme les respirations des fleurs et devenir une seule vérité absolue éternelle, de par l'éternité de l'amour et de la beauté.

Je t'aime parce que je t'ai trouvé faible devant les forts durs, et pauvre nécessaire face aux châteaux des riches avides. C'est pourquoi j'ai pleuré à cause de toi, et de derrière mes larmes je t'ai aperçu entre les bras de la justice, alors qu'elle te souriait et se moquait de tes persécuteurs... Tu es mon frère et moi je t'aime.

Tu es mon frère et moi je t'aime. Pourquoi alors te disputer avec moi?¹... Tu es mon frère et moi je t'aime, et l'amour est la justice sous ses meilleurs aspects; si je n'avais pas été équitable par mon amour pour toi dans toutes les patries, j'aurais agi avec ruse, cachant la laideur de l'égoïsme par le vêtement splendide de l'amour ».

Amour immense, attitude mystique engagée pour tout ce qui est humain, pour tout ce qui est beau et esthétique dans la vie: un résumé majestueux de tout ce qui a été vécu avant lui comme « ferveur » (que l'on pense à Nathanael d'André Gide: « Nathanael, je t'apprendrai la ferveur ») comme flamme, qui veut éclairer, guider, dynamiser. Voilà le rôle inégalable du poète idéal, de l'envoyé de l'esprit qui veut donner au monde sa face véritable, pleine d'amour et d'humanité. Chez Djubrân cette attitude poétique reste néanmoins de dimension particulière, du fait qu'elle incarne tout un passé biblique, islamique et européen, comme on le verra plus loin.

5.4.3 Djubrân guide libérateur des hommes

Djubrân a écrit, a lutté, pour libérer les esprits et leur inculquer une véritable vénération pour la notion sacrée de liberté, d'indépendance nationale et économique, basée sur le travail et la créativité. Nous avons vu plus haut jusqu'où pouvait aller son amour pour les hommes. Quant à liberté, un passage d'*al-Arwāḥ al-mutamarrida*, de *Khalīl al-kāfir*², entre autres, montre son engouement pour elle, de manière plus qu'évidente. Il s'agit de Khalīl lui-même qui remporte un triomphe grandiose sur ses persécuteurs, et, comme mû par une force prophétique, devient le porte-parole de l'auteur et annonce ses sentences

1. *Ibid.*, 359, 4 sqq.

2. Djubrân, *al-Mu'allafāt al-kāmila*, I, *al-Arwāḥ al-mutamarrida*, 154-196.

sur un ton des plus bibliques qui puissent exister dans la littérature arabe moderne, et dans une mise en scène particulièrement messianique, à l'édification de laquelle il fait participer la nature elle-même :

« Il prit la pose d'un prophète,¹ qui écoute les hurlements des siècles, et ses traits se changèrent et ses yeux se dilatèrent et, comme si son âme avait vu toutes les nations de l'Orient marcher, en traînant les chaînes de la servitude dans ces vallées; alors il leva les mains vers le ciel, et, d'une voix qui ressemble au bruit des vagues, s'écria :

Du fond des profondeurs nous t'appelons, ô liberté, écoute-nous alors. Des coins de ces ténèbres nous élevons nos mains vers toi, regarde-nous. Et, sur ces neiges nous nous prosternons devant toi, aie pitié de nous alors. Devant ton trône imposant nous sommes debout, déployant sur nos corps les habits de nos pères, tout tachetés de sang, couvrant nos cheveux de la terre des tombeaux, mêlée de leurs restes, portant leurs épées qui ont transpercé leurs foies, haussant les lances qui ont traversé leurs poitrines, traînant les liens qui ont fait périr leurs pieds, poussant des hurlements qui ont blessé leurs gorges, sortant des lamentations qui ont rempli l'obscurité de leurs prisons, priant une prière qui jaillit des douleurs de leurs cœurs; écoute, ô liberté, et exauce-nous. Depuis la source du Nil jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate s'élèvent vers toi les lamentations des âmes, voguant avec le cri du gouffre infernal. Et des confins de la Péninsule (Arabique) jusqu'à la face du Liban se tendent vers toi les mains, tremblotantes à cause de l'agonie, et de la côte du Golfe jusqu'aux bouts du désert s'élèvent vers toi les yeux, inondés par la fonte des cœurs. Tourne-toi, ô liberté, et regarde-nous... Regarde, ô liberté, et aie pitié de nous. Dans les écoles et les bibliothèques la jeunesse désespérée t'adresse la parole, dans les églises et les mosquées te sollicite le Livre délaissé, et dans les assemblées la Loi négligée implore ton secours; aie pitié de nous, ô liberté, et sauve-nous...

Depuis le début les ténèbres de la nuit planent sur nos âmes, quand viendra l'aube alors? De prison en prison sont transportés nos corps, alors que les siècles passent devant nous, jusqu'à quand nous faut-il supporter les moqueries des siècles? D'un joug pesant à un joug plus pesant vont nos cous, pendant que les nations de la terre nous regardent de loin, se moquant de nous; jusqu'à quand allons-nous supporter d'être la risée des nations? Et de liens vers d'autres liens se dirigent nos pas, sans que les liens ne disparaissent, ni nous soyons exterminés; jusqu'à quand alors vivons-nous? »

1. *Ibid.*, 191, 4 sqq.

Et ce passage, qui est un véritable hymne biblique à la liberté, un cantique digne du poème de Schiller, à la liberté, à l'incarnation divine sous l'aspect de la liberté, se termine par une envolée sublime des plus impressionnantes que la littérature arabe n'ait jamais connue :

« Ecoute, ô liberté,¹ et exauce-nous, tourne-toi vers nous, ô mère des habitants de la terre et regarde-nous, car nous ne sommes pas les enfants de ton autre femme. Parle avec la langue d'un seul d'entre nous, car d'une seule étincelle prennent flamme les pailles desséchées. Réveille par le bruissement de tes ailes l'âme d'un seul de nos hommes, car d'un seul nuage éclate l'éclair et illumine en un clin d'œil les coins des vallées et les sommets des montagnes. Dissipe par ta force ces nuages noirs, descends comme le tonnerre et détruis comme la baliste les pieds des trônes, dressés sur les os et les crânes, couverts de l'or des impôts et de la corruption, et arrosés de sang et de larmes.

Ecoute-nous, ô liberté, aie pitié de nous, ô fille d'Athènes, délivre-nous, ô sœur de Rome, sauve-nous, ô compagne de Moïse, aide-nous, ô aimée de Mahomet, enseigne-nous, ô fiancée de Jésus, fortifie nos cœurs, afin que nous vivions, ou alors rends les bras de nos ennemis forts contre nous, pour que nous périssions, nous soyons exterminés et ainsi puissions trouver le repos ».

Voilà des mots on ne peut plus clairs, en faveur d'une existence libre, éclairée et cultivée; car le seul motif de l'auteur est de créer des conditions de vie idéales, dans une évolution saine, qui fait bouger les montagnes, mais qui ne brise rien dans cette nature orientale; bien au contraire, il lutte en faveur du maintien de son identité, qu'il veut non disloquée, non mutilée. Il est le gardien du temple de la nation et de sa culture. Son diagnostic est certes douloureux, mais – hélas – combien juste, et il veut lui apporter les remèdes efficaces, et non de quoi apaiser momentanément et ainsi cimenter les causes des faiblesses. Non, il veut sauver en combinant le passé avec l'avenir, car « le jour d'hier est le souvenir d'aujourd'hui et le lendemain en est le rêve »². Toujours conscient du rôle si important qu'il a à jouer dans sa société, il fait tout pour aider à méditer sur les grandeurs d'un passé, dont il trace les contours dans quelques paragraphes, parfois même quelques lignes, mais combien innovatrices, dynamiques, avant-gardistes: quelques pages particulièrement inspiratrices, que j'ai réunies et commentées dans mon livre sur lui, depuis entre autres Ibn Síná

1. *Ibid.*, 193, 9 sqq.

2. Djamīl Djabr, Sharī al-Qirm (= Charles Corm). *Shā'ir al-Djabal al-mulham*, 74, 1: Phrase de Djubrān qu'al-Qirm aimait beaucoup et qu'il avait trouvée gravées sur les cloches de la tour d'une église aux États-Unis d'Amérique, *ibid.*, 73, 3 d'en bas.

jusqu'à Abū Nuwās et Abū l-ʿAlāʾ al-Maʿarrī¹; cette grandeur du passé le nourrit et lui donne des ailes,² pour en convaincre ces concitoyens qu'il aime tant, comme on l'a vu plus haut, et qui pourtant lui semblent la négliger, l'ignorer; or il faut intégrer ce passé prestigieux à la vie d'aujourd'hui, qui ne peut rester sur place, parce que le bateau est en route, et qu'« on est embarqué ». Intégrer, voilà le mot magique de ses conseils, intégrer tout ce qui est utile, ce qui est nécessaire et intégrable, ce qui aide à former une meilleure synthèse, constituante, équilibrante, mais dynamique, dans laquelle l'être est un, dans tous ses éléments, à l'image de la Renaissance classique des Arabes, et aussi de celle de l'Europe: comme celle-ci, il veut que les orientaux prennent, mastiquent bien ce qu'ils ont pris, pour pouvoir ensuite bien le digérer, et ainsi en profiter pleinement, sans perte, ce que les orientaux ne font malheureusement pas, c'est pourquoi le profit reste minime chez eux. Ce qu'on prend bien, qu'on digère comme il faut, reste en effet et tourne en sang et en chair, de sorte que les nouveaux éléments ne sont plus rejetés, puisqu'ils deviennent une partie substantielle de l'être. Quel idéal sublime, mais tout à fait normal, pour sa société, en éternelle convulsion!

5.4.4 Le poète, le vrai poète est un travailleur idéal, un vrai *mudjtahid*

Là est un point essentiel dans sa pensée, qu'il érige en esprit innovateur, créateur, dynamique, incarné dans ce qu'il appelle de manière large le poète: celui-ci ne représente pas celui qui fabrique des vers, des rimes, de manière traditionnelle, servile et remplie de platitude et de plagiat; plutôt il est celui qui développe son héritage, le conserve en l'améliorant, le fructifiant, bref celui qui « cultive son jardin », qui est un vrai *mudjtahid* dont l'activité est le haut idéal. L'activité, dans la multiplication des talents, dans l'*idjtihād*, voilà ce qu'il aime le plus et qu'il veut réveiller et développer chez l'homme; c'est pourquoi il a inlassablement répété, dans un petit chapitre admirable à ce sujet: *Uḥibbu mina*

1. R. G. Khoury, *Passé et présent de la culture arabe*, 15 sq.; 16 sqq.; 20 sqq.; 23 sqq. etc.

2. À lire spécialement ces deux petites pages sur « Ibn Sīnā et son poème » (Ibn Sīnā *wa-qaṣīdatuh*) dans *al-Muʿallafāt al-kāmila, al-Badāʾiʿ wa-l-ṭarāʾif*, 539-541, ce qui a été le moteur instigateur d'un de mes derniers articles sur Djubrān et Avicenne: R. G. Khoury: *Avicennismus, Neuplatonismus und Weltbürgertum im Werke des Djubrān Khalīl Djubrān* (= Avicennisme, néoplatonisme et citoyenneté du monde dans l'œuvre de Dj. Kh. Dj.). Article paru dans mon livre (éd.) *Platonismus im Orient und Okzident. Neuplatonische Denkstrukturen im Judentum, Christentum und im Islam* (= Platonisme en Orient et en Occident. Structures de la pensée néoplatonicienne dans le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam). Universtitätsverlag Winter, Heidelberg 2005, 265-280.

*l-nāsi l-‘āmila*¹ « J’aime parmi les gens celui qui est actif », où il milite, et avec quel dynamisme, en faveur de ses engagements pour plus d’équité, d’humanité, de fraternité dans la fructification du champ de la vie:

Uḥibbu mina l-nāsi l-‘āmila « J’aime parmi les gens celui qui est actif. J’aime celui qui travaille avec son esprit, et qui crée de la terre et du brouillard de son imagination des images vivantes, belles, nouvelles et utiles. J’aime celui-là qui trouve dans un jardin, qu’il a hérité de son père, un seul pommier, et plante à côté de lui un autre arbre. Et celui qui achète une vigne qui porte un quintal de raisins, se penche sur elle et l’entoure de soin, pour qu’elle donne deux quintaux. J’aime l’homme qui prend les morceaux de bois secs et négligés, pour en faire un lit aux petits enfants ou une guitare remplie de mélodies. Et j’aime l’homme qui fait sortir, à partir des rochers, des statues, des maisons et des temples.

Uḥibbu mina l-nāsi l-‘āmila J’aime parmi les gens celui qui est actif.

J’aime celui-là qui transforme la glaise en vases de vin ou d’huile ou de parfum. Et j’aime celui qui tisse du coton une chemise, de la laine une robe de dessus et de la soie un (habit) en pourpre. J’aime le forgeron qui ne laisse son marteau tomber sur son enclume que s’il laisse tomber avec lui une goutte de son sang. Et J’aime le tailleur qui coud les habits avec des fils entrelacés de fils de lumière de ses yeux. Et j’aime le menuisier qui n’enfoncé un clou sans enterrer avec lui quelque chose de sa fermeté. J’aime tous ceux-ci. J’aime leurs doigts trempés dans les éléments de la terre. J’aime leurs visages, avec ce qu’ils ont comme signes de patience et d’endurance. J’aime leur vie rayonnante des joyaux de leur zèle. Et dans mon cœur il y a de l’amour pour le berger qui conduit son troupeau chaque matin vers les prairies vertes, le laisse boire des sources limpides, lui parle avec sa flûte tout le long de la journée, et, quand le soir tombe, le ramène au bercail, où se trouve le repos et la paix.

Uḥibbu mina l-nāsi l-‘āmila J’aime parmi les gens celui qui est actif, parce qu’il guide en chantant nos jours et nos nuits, et je l’aime parce qu’il nous donne à manger et s’en prive lui-même. Je l’aime parce qu’il file et tisse, afin que nous puissions porter les nouveaux habits, alors que sa femme et ses enfants restent dans leurs vieux habits. Je l’aime parce qu’il construit les maisons hautes et habite les huttes misérables. J’aime son sourire doux et j’aime le regard d’indépendance et de liberté dans ses yeux.

1. Djubrān, *Nuṣūṣ khāridj al-madjmū’a*, éd. Antoine al-Qawwāl, Beyrouth 1994, 102-104.

Uḥibbu l-ʿāmila J'aime celui qui est actif, parce qu'à cause de son caractère paisible il se considère comme un serviteur, alors que lui, lui, est le seigneur, seigneur. Et je l'aime parce qu'à cause de sa modestie il se prend pour un rameau, alors qu'il est la racine. Et je l'aime parce qu'il est timide, de telle sorte que, si vous lui donnez son salaire, il vous remercie avant que vous ne le remerciez, et que, si vous le louez, vous voyez les larmes sur ses yeux.

Uḥibbu mina l-nāsi l-ʿāmila J'aime parmi les gens celui qui est actif.

J'aime celui qui courbe son dos, afin que nos dos deviennent droits, et plie son cou, afin que nos visages se haussent vers les hauteurs. *Uḥibbu mina l-nāsi l-ʿāmila* J'aime parmi les gens celui qui est actif.

Que pourrais-je dire au sujet de ceux qui moissonnent là où ils n'ont pas semé? Je ne puis dire de ceux-ci ni plus ni moins que ce que je dis à propos des plantes et des insectes parasites, qui reçoivent leur vie du jus de la plante active et du sang de l'animal appliqué. Non, je ne puis dire de ceux-ci ni plus ni moins que ce que je dis d'un voleur qui dérobe les parures de la fiancée la nuit de ses noces »¹.

Des appels incessants au travail, à la productivité, qu'il répète, presque comme un testament, étant saisi d'angoisse, comme Pascal, devant le désastre; et combien il ressemble à Jérémie et réveille un esprit biblique intense. Cet esprit se manifeste d'une manière toute claire dans beaucoup de pages de ses écrits. Car cela est pour lui l'essence de la vie, et de la culture; et la culture est le plus sûr garant de la survie, comme je l'ai dit plus haut, et que je répète sans cesse, afin que ni ce beau pays, auquel Djubrān a appartenu, ni les autres pays arabes n'aient du dommage à souffrir, à déplorer. Qu'y a-t-il de plus normal que de se tourner vers cet esprit si grand et si exceptionnel dans son œuvre pluridimensionnelle, pour le lire et lui demander comment réagir devant les menaces de déstabilisation de l'être, de dislocation de l'existence. Son œuvre reste, dans ce contexte, et dans tant d'autres, fraîche, actuelle, comme un guide, un ami fidèle, plein de bonté, de soin, d'attention. On ne peut jamais cesser de le citer, quand on pense à faire du bien, à faire mieux, justement à l'heure actuelle où le pays a besoin de se recréer, de se restaurer, de repenser à des structures plus seines, plus équilibrées, plus équitables, surtout envers les « oubliés », les « démunis », les « misérables »; rarement des auteurs donnent tant et tant de points de repère pour guider l'existence, donner une éthique, une esthétique de la

1. Traduction que j'ai effectuée dans mon livre sur lui, v. Passé et Présent de la Culture Arabe..., 144-146; texte arabe: Djubrān, *Nuṣūṣ khāridj al-Madjmū'a*, éd. Antoine al-Qawwāl, Beyrouth, Dār al-Djīl, 1994, 102-104.

vie, et un engagement pour la vie, pour une vie meilleure. Il faut coûte que coûte se référer à lui, à d'autres avec lui, quand on parle de sa patrie; car une tradition si puissante, si dynamique et innovatrice ne peut pas être négligée, pour sortir des perturbations extérieures et intérieures, qui assaillent l'existence de temps en temps, inévitablement. Une tradition que chante, avec fierté certes, mais avec beaucoup de nostalgie, un vrai chœur d'auteurs avec lui, épris de culture, de développement sain et performant, et que résume si éloquemment Charles Corm, ce fervent admirateur de Djubrân, auquel il a dédié sa « Symphonie de la lumière »¹, et dont il a été question plus haut:

*« Ame de mon pays, où sont votre génie,
 Vos travaux, vos chefs-d'œuvre et vos nobles trésors,
 Où sont votre prestige et votre hégémonie,
 Où sont vos ailes d'or !
 Ame de mon pays où sont donc vos richesses,
 D'où je voudrais brasser des constellations;
 Où sont les océans qui portaient vos largesses,
 Et vos ambitions !
 Mais non, vous n'êtes pas, ma langue maternelle,
 Un cadavre échoué dans les gouffres du temps,
 Puisque j'entends monter votre sève éternelle
 Et mon jeune printemps !
 Puisque j'entends encor chuchoter dans mon âme,
 Et sourdre du passé vos sources de cristal,
 Puisque j'entends vibrer votre haleine de flamme
 Dans l'air oriental ! Puisque dans le frisson de toute la nature
 Qui façonna l'esprit de mes lointains aïeux,
 C'est encor votre souffle et c'est votre murmure
 Qui passent dans les cieux !...
 Puisque je vous écoute, au seuil de ma mémoire,
 Cogner d'un doigt fidèle et réveiller mon cœur,
 Puisque l'aigle invisible et présent de vos gloires,*

1. Recueil publié par les soins de son fils David, Beyrouth 1973, et qui n'est pas moins remarquable et délicieux que *La Montagne inspirée*, nouvelle éd. De la Revue Phénicienne, Beyrouth 1987.

*Plane sur mon bonheur !
 Puisque lorsque j'écris une langue étrangère,
 A l'ombre du silence ou dans l'or du discours,
 Vous êtes dans ma voix, sainte voix de ma mère,
 Chaude comme l'amour !
 Puisque l'homme ici-bas, quel que soit son langage,
 Fût-il pris au parler des plus durs conquérants,
 A toujours le regard, le timbre et le visage
 De ses premiers parents !...
 Puisque même ces mots qu'aux lèvres de la France
 J'ai pris en frissonnant d'un cœur passionné,
 Ont un goût sur ma lèvre, où sourit ma souffrance,
 De baisers libanais ! ».¹*

Un véritable acte de foi en les valeurs que Djubrān n'a cessé d'enseigner, non seulement pour des Libanais, mais aussi pour tous les arabes, auxquels ils voulaient insuffler la force de se relever, pour appartenir au monde de la culture et de l'activité innovatrice. Il a mis en chantier un monde de valeurs, spécial à lui, dont les dimensions appartiennent à trois mondes distincts: au monde oriental ancien, biblique, dont il a su ressusciter la spiritualité et la sagesse; au monde des valeurs culturelles de l'Islam, dont il a chanté les beautés, de manière étonnamment engagée, innovatrice et particulièrement digne d'attention;² et enfin au monde occidental, en montrant comment et en quoi celui-ci était devenu

1. La Montagne inspirée, 105-106.

2. Que l'on pense à tous les passages, souvent très courts, mais combien instigateurs, illuminant des voies pour une orientation nouvelle dans la recherche scientifique et le soin du passé culturel des Arabes. Ces passages concernent un certain nombre d'écrivains et de poètes classiques, sur lesquels j'attire, entre autres, l'attention depuis des années, et qui vont m'occuper sans aucun doute longtemps encore dans ma vie scientifique; là-dessus, v. R. G. Khoury, *Passé et présent de la culture arabe...* (Note 25 plus haut), 15 sqq. Au milieu d'eux il a une prédilection spéciale pour Avicenne / Ibn Sīnā, dont il vénère particulièrement son poème sur l'âme; là-dessus v. plus haut (note 49) mon article en langue allemande « Avicennisme, néoplatonisme et citoyenneté du monde dans l'œuvre de Dj. Kh. Dj., à côté d'autres sur Abū Nuwās, pour ne citer que lui: Péché et pardon dans le Dīvān d'A. N., in Actes de deux colloques internationaux sur: 'Abd al-Rahmān Jāmī, Farid al-Dīn 'Aṭṭār, Omar Khayyām, éd. Hossein Beikbaghban (Strasbourg), Presses Universitaires d'Iran, 2002, p. 234-262.

grand, puissant et quel était le meilleur moyen de profiter de cette grandeur, pour retrouver celle de la culture de l'Islam classique.¹

Djubrān est un maître incontournable, en ce qui concerne des valeurs indispensables pour la vie individuelle et sociale; son œuvre est unique à ce sujet et elle offre de quoi bâtir un monde meilleur de citoyenneté universelle, par dessus les différences entre les cultures et les confessions. Il a pris du passé beaucoup, et il a su donner au monde beaucoup plus. Le dialogue qu'il a mené avec ses concitoyens et ses semblables est un modèle pour la vie, Mayy Ziyāda l'a compris parfaitement bien, et elle l'a suivi dans cette voie très fidèlement. Et il faut lui savoir gré d'avoir fait d'elle une autre grande citoyenne idéale du monde. Tous les deux, entre autres, sont de vrais modèles pour un dialogue efficace, durable entre les cultures et les religions; car tous les deux ont bien compris que tout dialogue doit passer et par la langue et par la culture, si l'on veut que ce dialogue porte des fruits et crée un monde meilleur, basé sur des valeurs humaines incontournables.²

5.5 Mayy Ziyāda (1886-1941): Une véritable apothéose dans les perspectives du renouvellement de l'être et de la société

Si je termine ce parcours bref dans le monde des auteurs émigrés par Mayy Ziyāda, c'est qu'on ne pense plus à elle assez dans ce domaine, alors qu'elle est particulièrement importante pour nous ici; elle a en effet compris, plus que tout autre écrivain, comment il fallait saisir à travers les langues l'âme d'un peuple, sa vie, sa culture, ses habitudes, et ainsi pouvoir en comprendre l'état, ses problèmes, ses hausses et ses baisses, pour pouvoir venir à son secours et l'aider à surmonter ses divisions, ses dislocations, sa perte d'identité. Elle a laissé, à ce sujet, une définition de la langue, qu'on ne voit pas une deuxième fois sous cette forme profonde et innovatrice, et sur laquelle les libanais, et avec eux les arabes, devraient méditer, pour découvrir une unité et une identité étonnantes:

-
1. Là-dessus v. R. G. Khoury, *Passé et présent de la culture arabe*. Ou tradition, modernité et conservation d'identité, selon Djubrān Khalil Djubrān à l'image de la renaissance européenne, Neckarhausen (Heidelberg) 1997, surtout 66 sqq. Là-dedans je mets un accent particulier sur l'atmosphère créatrice idéale du poète, qu'il trouve incarnée dans cette ville, et sur laquelle le poète allemand Goethe met tout à fait en relief, dans ses entretiens avec son secrétaire, *ibid.*, 69-70.
 2. Là-dessus, v. p. ex. R. G. Khoury, Le pouvoir suprême de la langue et de la culture dans les traditions dites bibliques dans les deux premiers siècles islamiques et son rôle fondamental dans le dialogue inter-religieux aujourd'hui au Moyen-Orient, in (*Colloque*) *Dieu et le droit à la différence*, Annales de Philosophie et des Sciences humaines (Université Saint-Esprit, Kaslik - Jounieh, Liban, 21 (2005), 167-212, sur les deux auteurs, 188-212.

‘Abqariyyatu l-lughāti ‘abqariyyatun mustaqillatun. Hiya ḥidhqun ‘amīqun rashīqun yanfudhu fī arwāḥi l-shu‘ūbi wa-ya’wī ilayhā, thumma yataḥawwalu ttisā‘an wa-‘uluwwan fa-yashmuluhā. Ka’anna l-farda l-mauhūba yataqammaṣu fī kulli sha‘bin yadrusu lughatahu fa-yatawahhadu wa-iyyāhu ḥayyyan bi-ḥayātihi, nāṭiqan bi-lahdjatihi, mudrikan minhā l-khāṣā’iṣa wa-l-muṣta‘ṣayāti. Wa-yufassiru l-rūḥāniyyūna hādhihi l-mauhibata bi-mā yufassirūna bihi l-mawāhibata l-ukhrā wa-l-‘abqariyyāti. A’nī naẓariyyata l-a‘māri l-mutakarrirati bi-l-tanāsukhi wa-l-tadjassudi bayna shu‘ūbin mukhtalifatin.¹

“Le génie des langues, un génie indépendant, est une habileté profonde, agile, qui pénètre dans les âmes des peuples et cherche abri chez elles, puis il se développe en largeur et en hauteur, pour les embrasser. C’est comme si l’individu doué portait l’habit de chaque peuple, dont il apprend la langue, de telle manière qu’il s’unifiait avec lui, vivant de sa vie, et parlant sa langue, en en comprenant les spécificités et les côtés compliqués. Les spiritualistes éclairent ce don, de la même manière avec laquelle ils expliquent les autres dons et les génies. C’est-à-dire par la théorie des cycles de vie, qui se répètent par la métempsycose et l’incarnation parmi des peuples différents“.

Et il faut voir avec quelle pénétration sa pensée s’envole vers les sources de l’être, ajoutant dans un autre passage:

Wa-‘alā kullin, fa-l-lughatu l-fuṣḥā yadjibu an tabkā dā’iman al-ḥiṣna l-manī‘a lladhī naḥtamī fīhi djamī‘an, wa-l-rābiṭata l-nafisata l-ghāliyyata llatī tadjma‘u bayna ahli l-aqtāri l-mutabā‘idati, wa-l-ṣiḡhata l-djamūlata l-ḥayyata llatī nūdi‘uhā maknūnāti l-‘uqūli wa-l-qulūbi dġilan ba‘da dġilin ḥattā ntiḥā’i l-duhūri. Laysat al-lughatu adāta ta‘bīrin wa-kafā ka-mā yaz‘amūna. Bal hiya fikrun wa-‘āṭifātun wa-‘ilmun wa-shauqun wa-matmaḥun wa-fannun wa-alamun wa-amalun. Hiya ṣūratun li-kulli shakhṣiyyatin ka-mā hiya ṣūratun li-kulli zamanin. Hiya milku l-djamī‘i wa-hiya milku kulli fardin warithahā fa-waritha ma‘ahā l-ḥaḡqa fī sti‘māliḥā li-l-ta‘bīri ‘an ḥayātihi l-khāṣṣati. Wa-idh yataṣarrāfu l-fardu bi-ḥaḡqīhi hādḥā yakūnu fī nafsi l-waḡti qā’iman bi-wādġibihi naḥwa māḡī l-lughati wa-muhayyi‘an lahā mustaqbalan lā yakūnu maḡdā ṣadan wa-taqlidin wa-tardġi‘in bal yakūnu ṣauta ḥayātin wa-ibdā‘in wa-tauqī‘in².

"De toute façon, la langue arabe classique doit rester la forteresse imprenable, dans laquelle nous tous nous trouvons refuge, le lien précieux et cher, qui réunit les gens des contrées éloignées, et la belle forme vivante, à laquelle nous

1. Mayy Ziyāda, *al-A‘māl al-kāmila*, ‘Ā’isha Taymūr, I, 324, 7 sqq.

2. Mayy Ziyāda, *Nuṣūṣ khāridj al-madjmū‘a* (article: Taṭawwur al-lugha l-‘arabiyya), 173, 7 sqq.

confions les choses cachées de nos esprits et de nos cœurs, siècle après siècle, jusqu'à la fin des temps. La langue n'est pas un instrument d'expression, et c'est tout, comme on le prétend. Non, elle est une pensée, un sentiment, une science, un désir, une aspiration, un art, une douleur et un espoir. Elle est une image de toute personnalité, comme elle est une image de tout temps. Elle est le bien de tous, et elle est le bien de tout individu qui l'a héritée, de sorte qu'il a hérité avec elle le droit de l'employer comme moyen d'expression pour sa vie privée. Et pendant que l'individu dispose de ce droit-là, il accomplit par là même son devoir par rapport au passé de la langue, et lui prépare un avenir, qui ne sera pas un simple écho, une simple imitation et une simple répétition, mais il sera la voix d'une vie, de créativité et de tacts musicaux".

Depuis sa mort, on n'a plus écouté un son de cloche aussi limpide, invitant à la prière commune, pour préserver l'être intact, dans une société intacte, avec une identité qui ne se cache pas, mais qui ne doit pas éliminer les autres identités. Voici ce qu'elle écrit (en résumé d'une lettre, écrite en langue anglaise, d'un directeur d'école (Indes) qu'il adresse à la jeunesse du monde). J'en cite quelques lignes, qui attestent son désir de préserver l'être et de l'ouvrir aux autres, dans un droit impératif à la différence, à la complémentarité sur terre; l'article porte comme titre *Aḥādīth min ba'īd* (Des récits de loin)¹, elle écrit:

« Les récits de la fête (de Noël) et du (nouvel) an se nourrissent de félicitations, de souhaits et d'invocations bonnes, même le jour où le monde est dans l'état le plus troublé possible. Un chacun de nous félicite et souhaite et invoque le bien, même s'il sait jusqu'à l'évidence que la solution des problèmes n'est pas dépendante de l'opinion d'un ou de quelques individus, et que la suppression de secousses sociales et la victoire sur les troubles ne revient pas à la volonté d'une ou de quelques nations. Oui, nous félicitons, nous souhaitons et nous invoquons du bien, même si nous savons que le bouillonnement dans un peuple, que celui-ci soit grand ou petit, n'est en général que l'écho d'un trouble mondial vaste, et que l'apaisement local a des traces effaçables et disparaît rapidement.

Néanmoins, il n'est pas rare de tomber sur un livre, ou une lettre, ou un mot, que l'on trouve en guise de refuge, pour ce qui s'agite avec bruit dans nos âmes et se bouscule dans nos esprits. C'est ce que j'ai senti, lorsque j'ai lu cette lettre-ci, dont la poste m'a apporté une copie imprimée. Et je la résume ici, à partir de l'anglais, pour celui qui veut bien me joindre dans sa lecture, et dans ce qui en ressort comme sentiment de tranquillité, même si celui-ci n'a duré que quelques

1. Mayy Ziyāda, *Nuṣūṣ khāridj al-madjmū'a*, 220 -226.

minutes. Là-dedans il y a aussi les plus belles félicitations et les souhaits et les invocations bonnes les plus nobles. Elle est de la main d'un homme de lettres Dj. S. Ārūndīl, directeur de l'École Centrale de Bénarès en Inde. En voici un résumé, bien qu'il soit long de le résumer. Ne le laisse pas te passer, sans l'aborder, afin que tu en retires cette sensation de tranquillité, à laquelle je faisais allusion. Mais ai-je raison, en disant que cette sensation ne subsistera dans ton âme que quelques minutes? À toi d'en juger¹:

Appel à la jeunesse du monde (qu'on pourrait ériger en: appel à tous les Libanais !)

Mes frères,

Je me tiens devant vous, m'adressant en vous à la jeunesse des régions indiennes, et me voilà, par votre intermédiaire, en contact avec toute jeunesse de chaque pays du monde. Je me tiens, pour vous supplier de vous rappeler qu'il y a dans le monde l'idée de fraternité universelle, et de garder cette idée comme un modèle suprême, qui est une part de votre héritage de la vérité.

J'envoie cet appel à l'adresse de la jeunesse, afin de lui rappeler qu'elle n'est pas la cause de ce que nous voyons répandu autour de nous, comme catastrophes, comme doute, comme désespoir, comme haine, comme misère, comme guerres, comme oppression, comme destruction et comme ruine. Qui donc a causé ces catastrophes, et qui a amené ces soucis douloureux? Une question, sans réponse, et nous n'avons pas à culpabiliser un individu ou un groupe quelconque. Tout ce que nous savons est qu'il y a un consensus à juger ces horreurs, qui s'abattent sur chaque lieu, de terrifiantes et d'abominables, et à faire suivre cela d'une volonté ferme et d'un désir ardent de tourner l'injustice en équité... Et ce souhait et cette volonté ne sont qu'une mission de lumière, sur la diffusion de laquelle la jeunesse doit s'unir, qu'elle doit s'entraider à la diffuser et à la réaliser, avec un esprit d'entente, de confiance et d'amitié.

Les doctrines (religieuses), les nationalités et les habitudes nous divisent, et les idéologies, la compétition et l'orgueil nous séparent. Nous devons donc mettre fin à cela, car, s'il y a quelqu'un parmi nous qui divinise une doctrine, il y a un autre qui divinise une autre, et si quelques-uns d'entre nous appartiennent à une nationalité, une autre est soutenue par d'autres; et si nous appartenons à un peuple, et d'autres à d'autres peuples, et si parmi nous il y a quelqu'un qui soutient fortement une

1. *Ibid.*, 220–221; R. G. Khoury, *Mayy Ziyāda entre la tradition et la modernité. Ou le renouvellement des perspectives culturelles et sociales dans son œuvre à l'image de l'Europe, Neckarhausen (Heidelberg) (Tradition et Modernité IV) 2003*, où tout le texte de Mayy se trouve traduit et commenté par moi, v. 190-193.

opinion, que son voisin ne soutient pas, ou suit une coutume que son compagnon rejette, en faveur d'une autre-il nous est possible (à ce moment-là), de profiter de ces différences et de ces oppositions, pour notre développement individuel, c'est-à-dire le développement de la personnalité individuelle en nous, la doctrine individuelle et les peuples individuels. *Cependant nous ne devons pas oublier, après avoir donné à chaque affaire privée chez nous son droit, que nous vivons tous dans un monde que les différences n'enlaidissent pas. Et ce monde n'est autre que celui de la lumière, du prisme blanc duquel se reflètent des couleurs variées jusqu'à l'infini, et dans l'espace duquel se répandent des formes, que tu crois contradictoires, mais en réalité celles-ci sont des conditions de complément et des moyens de complémentarité* ».

Je ne trouve pas de meilleurs mots, pour souhaiter à ce Colloque, au Liban et aux autres pays arabes avec lui, de prendre ces mots au sérieux et d'œuvrer ensemble à rendre notre monde plus beau et plus lumineux, moins haineux, moins laid, pour nous tous et pour l'avenir de nos enfants. Avec un passé aussi splendide, et des figures anciennes et modernes, ouvertes au monde des valeurs, dont la plus sublime est le droit à la différence !

Et, pour appuyer les remarques de Mayy, plus que pertinentes et remplies de souci pour sa propre langue et son avenir chez les Arabes, j'aimerais citer quelques mots d'elle, concernant ce souci et comment elle veut réveiller la conscience commune des Arabes, qui participent à la même langue, à la même culture; c'est pourquoi elle se tourne vers eux et leur dit: « ceux qui ne se soucient pas de la langue arabe, je leur déclame les vers suivants de Khalīl Muṭrān. J'ai une intention arrêtée de choisir une poésie d'un poète chrétien, pour confirmer que les musulmans et les non-musulmans se trouvent à un pied d'égalité dans l'amour de la langue arabe. Voici les vers:

*Sami'tu bi-udhni qalbī ṣauta 'atbin
Sami'tu "l-ḏāda" qā' ilatan: a'unḡā
Alastu anā llatī bi-damī wa-rūḡī
Bunayyāti l-ḡimā bayyinna annī
Wa-yā fityānahu hubbū li-naṣrī
Idhā mā l-qaumu bi-l-lughati stakhaffū
Wa-mā ḡa'wā ḡimā ḡurrin manī'in
Fa-yā umma l-lughāti 'adāki minnā
Maḡalluki min hawā ahlīki ṡurran*

*lahu raqrāqu dam'in mustahilli
wa-hādhā mauṡinī wa-l-ahlu ahlī?
ghadat minkum wa-anmat kulla ṡifli
'azīzatu ummatī lam yunsa faḡlī
a'arḡā minkumu ḡjahda l-muḡilli?
fa-ḡā'at, mā maṡīru l-qaumi qul lī?
bilā lughatin wa-mulkin mustaḡilli?
'uḡūqu masā'atin wa-'uḡūku ḡjahli
wa-min idjlālihim a'lā maḡalli ! »¹*

1. *Ibid.*, 174. Ces beaux vers sont tirés du Divan de Khalīl Muṭrān (1872-1949); le deuxième vers contient devant le mot *al-ḏād*, un *wāw*, faussement mis là, car il briserait autrement la mesure

Peut-on ne pas être sensible à la voie des chers enfants et guides du Liban à l'étranger, pour mettre en pratique cette vision si pertinente et bienfaisante de solidarité, de tolérance et de travail en commun, afin d'être heureux, sans aucun doute plus heureux, et partant de vrais citoyens, qui veulent contruire, développer un même pays ! Pour terminer encore une autre voix, cette fois de l'intérieur du pays, mais déjà éteinte à l'issue de la Deuxième Guerre Mondiale, celle d'Ilyās Abū Shabaka (1903–1947); elle pourrait servir à tous comme signal de rassemblement, car elle résume, dans un beau poème, tout ce qui a été développé jusqu'à maintenant, et sort du fond de ce cœur libanais si déchiré: une véritable trompette d'alarme, de réveil des consciences autour de ce pays que tous ses citoyens chérissent tant, et qui porte comme titre *Yā bilādī*:

Yā bilādī laki qalbī laki āmālī wa-ḥubbī
Wa-djihādī
Yā bilādī !
Anti ḥādhā l-ʿiṭru yaʿtī
Min fami l-wādī maʿa l-ṣubḥi l-ṭariyy
Anti kullu l-ḥusni, anti
Naḡratu llāhi ilā l-qalbi l-bariyy
Wa-ʿuyūnu l-kauthari
Wa-sarīru l-aʿṣuri
Wa-djalĀlu l-khuldi bĀdi
Yā bilādī !
Yanshuru l-madjudu ʿalayki rāyatan min mafriqayki
Wa-yunādī: Yā bilādī !
ʿAbaqu l-ilhāmi fiki
Mālīʿun arḍaki aʿrāfa l-samāʿ
Yatamashshā fi banīki
Fahumu amsi mulūkun shuʿarāʿ
Wa-ruʿātun anbiyāʿ

du mètre. Sur le poète v. Nicolas Saadé, KḤalīl Muṭrān héritier du romantisme français et pionnier de la poésie arabe contemporaine. Beyrouth 1985 (Publ. De l'Univ. Liban. Sect. Et. Litt. XIV), surtout chapitre VI, 337 sqq.: La révolution poétique de Muṭrān: Poésie de la nature et poésie narrative, et chapitre VII, 461 sqq.: Art poétique. Je tiens à remercier très vivement mon ami le Professeur Mitri Boulos de m'avoir entre autres procuré, avec la plus grande amabilité, un exemplaire de ce volume sur Muṭrān. A lui et tout son cercle d'amis, toujours particulièrement attentifs à mes besoins scientifiques urgents, entre autres Madame Dr Assia, mes remerciements les plus sincères. De plus: EI2, IV, 1978, 966-968; Yūsuf Asʿad Dāghir, *Maṣādīr al-dirāsa l-adabiyya*, II, Beyrouth, 1983, 676-682.

Wa-ubātun ḥulafāʾ
Wa-humu l-yauma maʿādī
Yā bilādī !
Qālati l-dunyā: djabīnī lam yakun lau lam takūnī
Anti ka-l-fadjri fatiyyah
Anti ka-l-shamsi ghaniyyah
Lam yahun fī rāḥatayki l-dhahabu
Yaʿkhudhu l-shiʿru rawiyyah
Minki, wa-l-ḥikmatu fiki wa-l-adabu
Ṭahhirī l-yauma damī
Wa-ghadan kūnī famī
Yastariḥ fiki ramādī
Yā bilādī !¹

On voit à travers tout ce parcours succinct combien les auteurs, les grands auteurs de l'émigration peuvent offrir un champ de réflexions très fertiles, capables d'aider leurs peuples à surmonter les crises inévitables de la vie, aussi bien individuelles que sociales. Et c'est là que leurs opinions rejoignent celles de la « Grande Littérature », dont on parle de plus en plus en Europe, surtout en Allemagne, dont les textes servent comme base pour une vie commune, sur laquelle on peut établir les bonnes idées sociales et politiques, et comme foyer ardent, aux multiples facettes, dans lesquelles « les différences n'enlaidissent pas », comme on l'a vu chez Mayy Ziyāda plus haut.²

Des mots à prendre au sérieux, dans la quête à mener, pour trouver à toutes les sociétés arabes et islamiques, au Liban et dans les autres pays arabo-musulmans avec lui, de quoi leur rendre le monde plus beau et plus lumineux, moins haineux, moins laid, pour tous et pour l'avenir de leurs enfants. Avec un passé aussi splendide, et des figures anciennes et modernes, ouvertes au monde des valeurs, dont la plus sublime, que nous ouvre « la grande littérature », est bien le droit à la différence, et donc à un pluralisme culturel, seul capable d'engendrer une cohésion inébranlable des structures sociales contemporaines !

1. Iliyā al-Hāwī, *Ilyās Abū Shabaka shāʿir al-djahīm wa-l-naʿim*, Beirut 1980, III, 126-127.

2. Concernant « la Grande Littérature » et son rôle dans la culture arabo-musulmane, v. R. G. Khoury, Avec la tradition vers l'avenir: valeur et rôle social de l'originalité dans une « grande littérature » arabe, surtout au Liban (sous presse: Colloque international: Perspectives littéraires et développement de la société, mars 2007, Faculté des Lettres de l'Université Saint-Esprit de Kaslik - Jounieh).